

Zéphyr et l'usine à rêves

"Zéphyr, je possède un super-pouvoir ! me confia un jour papa. Le pouvoir des rêves !" Il me révéla alors que, normalement, seuls les enfants pouvaient rêver.

J'étais émerveillé.

Mais depuis quelque temps, papa ne rêve plus. Il n'a plus la tête dans les étoiles, il n'imagine plus de belles histoires, il ne parle plus que du boulot. Maman dit qu'il a attrapé une maladie de grands. Une maladie qui rend triste et qui glisse des nuages dans la tête. Son âme d'enfant se serait même envolée...

Heureusement, j'ai la solution ! Il faut que je comprenne comment fonctionnent les rêves pour guérir papa et lui rendre son super-pouvoir.

Mais par où commencer ? Comment fabrique-t-on les rêves ?



CHAPITRE 1

Le roi et la reine

Je m'appelle Zéphyr et j'ai neuf ans, dix mois, trois semaines, quatre jours, deux heures, vingt-huit minutes et quarante-six secondes. Mais je préfère dire dix ans. Ça fait moins minus. Avant de vous raconter mon fabuleux voyage au pays des rêves, laissez-moi vous présenter mes parents. Mes drôles de parents.

Voici mon papa, Louis. « Louis I^{er} ». Comme le surnommait affectueusement maman. Ce grand hurluberlu travaillait depuis de nombreuses années dans le magasin du richissime Théodore Fougasse. Un vieux monsieur pas très sympathique et qui louchait depuis son enfance. Tout ça à cause d'un coup de vent alors qu'il s'amusait à rouler ses yeux dans tous les sens pour faire rire les copains. Enfin... d'après ce que m'avait raconté papa. Bref. Les habitants de toute la région se pressaient dans le magasin de ce vieux pour acheter un aspirateur. Mais pas n'importe lequel. Ils cassaient leur tirelire en forme de cochon rosé pour s'offrir le « Super Fougasse » ! La star des aspirateurs, une merveille de technologie traquant la poussière dans les moindres recoins.

YOUHOU ! YOUHOU ! Voici les cris de joie de papa le jour de son arrivée au magasin. Son tout premier travail : testeur en chef des « Super Fougasse ». Il vérifiait l'efficacité de ces appareils avant de les disposer dans les rayons. Vous avez bien compris, il était payé pour passer l'aspirateur toute la journée !

Étonné par son enthousiasme, je lui avais posé cette question :

— Mais papa, pourquoi te passionnes-tu autant pour ce travail de fille ?

Si seulement j'avais tourné sept fois ma langue dans ma bouche avant de parler ! Nous n'étions pas le 25 décembre mais maman m'avait enguirlandé comme un sapin de Noël :

— Enfin, monsieur Zéphyr ! Où avez-vous entendu ces sottises ? Les tâches ménagères ne sont pas uniquement réservées aux filles.

Ce n'était jamais bon signe quand elle m'appelait de cette façon. Oh non. Mais papa avait tout de même répondu à ma question :

— Zéphyr, si j'ai accepté ce travail c'est pour une raison bien précise : m'entraîner pour les Jeux olympiques !

Je l'avais regardé avec des yeux ronds sans bien saisir le rapport avec cette compétition sportive.

— Une nouvelle discipline olympique vient d'être créée : l'épreuve de la course d'aspirateurs ! Grâce à ce travail je peux m'exercer tous les jours pour décrocher la médaille d'or. Et je voudrais que tu m'aides en devenant mon entraîneur.

C'était tout mon papa ça, le roi des jolis bobards. Il avait le chic pour transformer chaque instant en événement drôle et joyeux. Il inventait la vie.

Je n'aimais pas trop les légumes. Pourtant, j'avais fait semblant de gober son énorme salade. Armé de mon chronomètre, je l'observais chaque jour passer l'aspirateur tambour battant dans le magasin. Sa motivation sans faille avait même semé le doute dans mon esprit. Et si cette rocambolesque histoire de Jeux olympiques était vraie ? En tout cas, papa était devenu un véritable champion. Il aspirait la poussière encore plus vite que maman ! Une sacrée performance, croyez-moi. Baliverne ou pas, on s'amusait comme des petits fous.

Malheureusement, l'aventure des Jeux olympiques s'était achevée avant même de débiter. Comme ça, du jour au lendemain. Son nouveau travail ne lui laissait plus une seule minute pour passer l'aspirateur. Quel dommage. On s'était entraînés tellement dur. Malgré ma déception, j'étais très heureux pour papa. Il pouvait enfin exploiter son véritable talent : l'imagination !

Son nouveau travail ? Inventer et écrire les publicités vantant les qualités des aspirateurs « super Fougasse ». Un boulot génialissime. FIZZ VLAM BOUM, les idées fusaient et explosaient dans sa tête comme un feu d'artifice. Vous connaissez sûrement le célèbre slogan publicitaire ? Mais oui... « Avec les aspirateurs Super Fougasse, la poussière trépatte ! » Une publicité inventée par mon génie de papa. Ce slogan s'affichait partout : sur les grands panneaux à l'entrée de la ville, dans les

journaux, à la télévision et même sur les paquets de céréales ! Avec maman, on était super méga fiers.

Les aspirateurs se vendaient comme des petits pains au chocolat. Chez lui, Monsieur Fougasse barbotait dans une piscine remplie de billets de banque. À chaque Noël, il offrait dix aspirateurs à papa pour le remercier. Une belle récompense mais du coup c'était le bazar à la maison. Les cartons contenant les appareils ménagers s'entassaient dans toutes les pièces.

— Mais où va-t-on les ranger ? avait pesté maman.

Grâce à son imagination débordante, papa avait réglé ce problème en deux temps trois mouvements :

— Facile, on va remplacer tous les meubles par les cartons !

Trois cartons alignés pour remplacer le buffet du salon, deux empilés pour chaque chaise et ainsi de suite pour tous les meubles. Cette nouvelle décoration n'était pas vraiment du goût de maman. Moi, je la trouvais vachement rigolote notre maison avec cette ribambelle de cartons d'aspirateurs.

Voici ma maman, Elisabeth. « Elisabeth I^{re}, reine de mon cœur ». Comme la surnommait tendrement papa. Mais ne vous fiez pas aux apparences. Ce petit bout de femme toute douce et toute fluette était en fait une redoutable chasseuse. Une chasseuse de fautes d'orthographe ! Je vous explique, vous allez comprendre. Depuis sa plus tendre enfance, cette passionnée de lecture dévorait un nombre mirobolant de livres par jour. Elle lisait avant de s'endormir, en se réveillant, pendant le petit déjeuner et même sous la douche ! Cependant, elle souffrait de fotedortografobie : la peur des fautes d'orthographe ! La moindre erreur dans l'écriture d'un mot provoquait boutons et démangeaisons sur l'ensemble de son corps. De la tête aux pieds ! Pour combattre cette désagréable maladie, elle avait appris toutes les règles de grammaire par cœur. Même les accords des adjectifs composés ! Et ça, c'était vraiment très fort. Grâce à son talent pour les mots, maman était devenue correctrice dans une maison d'édition. En quoi consistait ce travail ? Lire et corriger les fautes d'orthographe des livres avant qu'ils ne soient imprimés puis vendus. Bref, une chasseuse de fautes d'orthographe.

Doué en grammaire (18/20 de moyenne), je proposais souvent mon aide. Je lisais chaque roman qu'elle ramenait à la maison pour son travail. Mes histoires préférées ? Toutes. Les histoires d'aventures, les histoires d'amour, les histoires de science-fiction, les histoires à dormir debout, les histoires à dormir allongé...

Des montagnes de livres s'entassaient dans toute la maison.

— Mais où va-t-on les ranger ? avait pesté maman.

Encore une fois, papa avait trouvé une idée de génie pour régler ce nouveau problème en deux temps trois mouvements : installer des bibliothèques dans chaque pièce ! Dans le salon, les chambres, la cuisine et même dans la salle de bains et les W.-C. ! Cette nouvelle décoration n'était toujours pas du goût de maman. Moi, je la trouvais vachement rigolote et biscornue notre maison avec cette ribambelle de cartons et de bibliothèques.

Regardez mes parents danser. Regardez comme ils sont heureux, amoureux et un peu fous aussi. C'était leur rituel du matin pour bien commencer la journée. Rose entre les dents, papa tournait autour de maman en tapant des talons et en claquant des doigts au-dessus de sa tête. Je ne connaissais pas cette danse mais c'était vraiment trop drôle à voir. Après quelques sourires gentiment moqueurs, maman se laissait entraîner dans cette farandole endiablée. Ils se dandinaient pendant dix bonnes minutes. Sans se lâcher du regard, comme deux adolescents amourachés.

Papa, il avait une sacrée dégaine avec sa grande taille, ses cheveux coiffés de traviole, ses guiboles toutes maigres et sa généreuse brioche. Il dansait avec la grâce d'une girafe qui aurait bouloté trop de pizzas ! Son rire bruyant résonnait dans toute la maison.

Maman virevoltait avec une élégance incroyable. Elle était si belle avec ses longs cheveux et ses yeux de chat. À l'inverse de papa, son rire s'exprimait avec retenue et timidité. Tout se passait dans le regard. Elle souriait avec les yeux et moi je trouvais ça très joli.

Un soupçon d'amour par-ci, un soupçon de folie par-là et notre bonheur était presque parfait. Le seul hic, c'était la maladie de papa. Un problème de croissance,

je crois. Maman répétait souvent d'un air exaspéré : « Chéri, il faudra bien que tu grandisses un jour ! » Mais papa refusait obstinément de guérir ! Pourquoi ? Pour ne pas perdre son... super-pouvoir !

CHAPITRE 2

Le pouvoir des rêves

Un matin, sur le chemin de l'école, papa me confia son incroyable secret :

— Zéphyr, je possède un super-pouvoir !

Il continuait de marcher comme si de rien n'était. Je restai figé. Bouche bée. Fasciné. Admiratif. WAHOU ! un super-héros mon papa !

— Un super-pouvoir ! Mais quel super-pouvoir ? je lui demandai les yeux émerveillés.

Il me regarda puis inspecta les alentours avec méfiance. Comme pour vérifier que personne ne nous espionnait. Puis, un sourire au coin de la bouche, il hésita :

— Je ne sais pas si je peux te confier ce secret...

— Mais si papa ! Dis-moi ? Tu peux voler comme Superman ? C'est ça ?

L'air coquin, il hocha la tête pour dire non.

— Je sais ! Tu balances des éclairs avec les yeux !

Nouvel hochement de tête.

— Tu deviens invisible et tu traverses les murs ? je demandai sans conviction.

Nouvel hochement de tête.

— Je vais tout te dire mais jure-moi que tu ne le répéteras à personne, exigea-t-il le plus sérieusement du monde.

— Je le jure, je le jure. Je trépignai.

Encore une fois, je me laissais rouler dans la farine.

— Alors, alors, c'est quoi ton super-pouvoir, papa ?

— Le pouvoir des rêves ! fanfaronna-t-il en bombant le torse.

Papa rêvait tout le temps. Le matin, l'après-midi et la nuit bien évidemment. Papa rêvait partout. À la maison, au travail et dans son lit bien évidemment. Il lui

suffisait de fermer les yeux et BAM : il rêvait. Quelques secondes, quelques minutes ou une nuit entière. Il passait tellement de temps la tête dans les étoiles, qu'il aurait pu devenir cosmonaute !

Papa racontait souvent des histoires. Mais celle-là, c'était la plus incroyable. Le pouvoir des rêves ! Pourtant, quelque chose me chiffonnait :

— Mais pourquoi « rêver » est un super-pouvoir ? Tout le monde rêve, non ?

Papa s'arrêta net de marcher. Comme si j'avais dit une ânerie encore plus grosse qu'Albert. Un garçon de ma classe aussi gros qu'un sumo et qui se nourrissait exclusivement de cassoulet ! Céréales au cassoulet dans un grand bol de lait le matin, cassoulet en conserve le midi, sandwichs au cassoulet pour le goûter, salade de cassoulet le soir, et glaces au cassoulet pour les desserts. Ses prouts de mammoth empestaient les haricots et la saucisse à dix kilomètres à la ronde !

— Mais enfin Zéphyr, tu ne le savais pas ? Seuls les enfants rêvent !

En marchant tout doucement, il prit un air sérieux, presque grave :

— Hélas, les adultes ne rêvent presque plus et c'est bien triste.

La spécialité de papa. Raconter des histoires abracadabrantiques de la manière la plus sérieuse du monde. On ne savait jamais si c'était du lard ou du cochon. Mais encore une fois, je tombais dans le panneau.

— Mais pourquoi les adultes ne rêvent presque plus ? je lui demandai très intrigué.

— À cause des problèmes de grands, du travail et des petits tracas de la vie. Seuls les adultes ayant conservé leur âme d'enfant possèdent le pouvoir des rêves. C'est pour ça que je ne veux pas grandir. Tu comprends, Zéphyr ?

Je hochais la tête pour dire oui mais j'étais encore trop petit pour comprendre toutes les histoires de papa. Même maman ne les comprenait pas toujours !

Nous accélérâmes l'allure pour ne pas être en retard à l'école. Je réfléchissais au secret de papa. Et un autre détail me turlupinait. Un super-pouvoir se caractérise par des capacités surhumaines.

— Mais papa, que peut-on faire d'extraordinaire avec le pouvoir des rêves ?

— Que peut-on faire d'extraordinaire avec le pouvoir des rêves ? Tu rigoles, Zéphyr, j'espère ! fit semblant de s'énerver papa.

Avec passion et fougue, il m'expliqua alors toute la grandeur de son pouvoir :

— À ton avis, Zéphyr, par quel miracle des hommes ont-ils traversé tous les océans du monde pour découvrir des contrées inconnues ? Parce qu'ils en avaient rêvé un jour. À ton avis, Zéphyr, par quel miracle des hommes ont-ils inventé l'électricité, les voitures ou encore les aspirateurs ? Parce qu'ils en avaient rêvé un jour.

Impressionné et admiratif, j'écoutais mon super-héros de papa avec la plus grande des attentions. Il se transformait en moulin à paroles pour évoquer le pouvoir des rêves. Ses grands bras maigrichons s'agitaient dans tous les sens et de bruyants éclats de rire punctuaient chacune de ses phrases.

— À ton avis, Zéphyr, par quel miracle des hommes ont-ils marché sur la Lune ? Parce qu'ils en avaient rêvé un jour. À ton avis, Zéphyr, par quel miracle ai-je inventé les publicités pour les aspirateurs « Super Fougasse » ? Parce que j'en avais rêvé un jour. Le pouvoir des rêves permet d'imaginer et d'inventer les plus incroyables folies ! conclut papa.

Nous arrivâmes à destination. Devant l'entrée de l'école, papa s'agenouilla pour être à ma hauteur puis m'agrippa par les épaules :

— Zéphyr, pour réaliser tous tes rêves, tu dois garder ton âme d'enfant le plus longtemps possible. Tu deviendras un adulte bien assez tôt, m'expliqua-t-il d'une voix solennelle.

La sonnerie de l'école retentissait. Je serrai mon papa très fort dans mes bras.

— Si tu es sage aujourd'hui, je t'apprendrai comment réaliser tous tes rêves, me chuchota-t-il à l'oreille. Allez, file maintenant.

Dans un brouhaha teinté de chahut, je gagnai la cour de récréation avant de me diriger vers ma classe.

16 h 30, tous les parents récupéraient leurs petites fripouilles à la sortie de l'école. Encore une excellente journée. Il faut dire que j'étais un élève très doué. Et

légèrement tête en l'air, je vous l'accorde. Plutôt du genre doux rêveur que gros biscoto. J'aimais bien l'histoire. La géographie aussi. Mais beaucoup moins les maths. Les filles ? J'étais bien trop timide pour leur parler. Ce que je préférais ? Jouer avec les copains. D'ailleurs, ils s'étaient gentiment payé ma tête à la récré :

— Mais qu'est-ce que tu nous racontes, Zéphyr. Le pouvoir des rêves n'existe pas !

— Bien sûr que oui ! j'avais protesté.

Du coup, j'avais inventé plein de trucs, plus incroyables les uns que les autres, sur le pouvoir de papa. Qu'il pouvait voler, lire dans les pensées, sauver des gens...

— C'est vraiment un sacré fanfaron ton papa, s'étaient-ils tous esclaffés en chœur.

Ils pouvaient bien penser ce qu'ils voulaient. Moi, je savais que mon papa était un vrai super-héros.

Je consultais ma montre toutes les trente secondes. L'école était maintenant déserte et les grilles du portail closes. De gros nuages noirs bouchaient l'horizon. Seul sur le trottoir, j'attendais maman. Elle venait me chercher tous les soirs avec son camion de livraison brinquebalant ! Ben oui, le coffre de sa minuscule voiture ne pouvait plus contenir la tonne de livres qu'elle ramenait à la maison. Elle avait donc troqué son « pot de yaourt roulant » contre ce gros machin bruyant. Et le pilotage de ce camion n'était pas sans lui poser quelques difficultés. Premièrement, ses petits bras encerclaient difficilement l'immense volant. Deuxièmement, elle était obligée d'attacher plusieurs livres sous ses pieds pour appuyer sur les pédales de frein et d'accélérateur. Enfin bref, elle n'était pas là. Quelque chose clochait.

Après de longues minutes d'attente, je décidai de rentrer tout seul. Plus aucun doute, maman m'avait oublié. Un mauvais pressentiment trottait dans ma petite caboche. Au loin, des éclairs illuminaient le ciel. Le puissant grondement du tonnerre me filait sacrament la pétoche. Arrivé devant la maison, les premières gouttes de pluie tombèrent sur le bout de mon nez. Surtout, mes craintes se confirmèrent. Et la situation était bien plus grave que tout ce que j'avais pu imaginer.

CHAPITRE 3

Des nuages dans la tête

Les larmes aux yeux, maman raccompagnait le docteur à sa voiture. Avec ses gros sourcils broussailleux et sa mine renfrognée, Monsieur Edmond Picdur ressemblait à un homme des cavernes. Je ne l'avais jamais porté dans mon cœur. Et puis ce n'est jamais bon signe quand le docteur débarque chez vous avec son stéthoscope et tous ses autres instruments de torture. Ses visites surgissent toujours après un moment de souffrance. Comme après la fois où j'avais dormi dans le frigo ! Heu oui, j'avais expérimenté la vie d'un esquimau dans un igloo. J'étais devenu dur comme la banquise et Monsieur Picdur avait dû me réchauffer au chalumeau ! Je ne suis pas une mauviette non plus. Mais comment voulez-vous accorder votre confiance à une personne qui vous enfonce une énorme aiguille dans les fesses en vous assurant que ce n'est pas douloureux ?

Le docteur n'était pas venu pour moi. Ni pour maman.

— Papa est malade, mais rien de grave. Ne t'inquiète pas, Zéphyr, me rassura maman en essuyant ses larmes.

Mais pourquoi ce grand gugus ne faisait-il jamais rien comme les autres ? Cet après-midi, après la sieste, il s'était réveillé guéri ! Débarrassé de ses problèmes de croissance. Il était devenu un adulte ! Tout ça à cause de sa nouvelle promotion. Il était tellement fort pour inventer les publicités qu'il était devenu chef de son service. Surveiller et contrôler le travail des autres, être sérieux et responsable ; tous ces trucs de grands n'étaient vraiment pas très rigolos. À la maison, papa parlait tout le temps du boulot. Il ne rigolait plus et s'énervait souvent après maman et moi. Pire, son âme d'enfant s'était envolée ! Hélas, dans la foulée, il avait attrapé une nouvelle maladie. Une maladie qui ne provoque ni fièvre, ni boutons, ni mal de gorge, ni vomissements. Une maladie de grand. Une maladie qui rend malheureux. Papa était devenu aussi triste que la météo. Il avait des nuages dans la tête ! C'étaient les mots de maman.

Postée devant la fenêtre, elle pleurait comme une madeleine au chocolat. Dehors, il pleuvait à verse. Un vrai déluge. Entre deux sanglots, elle bafouilla ces quelques mots :

— C’est de ma faute, Zéphyr, c’est de ma faute...

Moi je savais qu’elle n’y était pour rien. Un rayon de soleil ne peut pas faire apparaître de nuages. Et puis, il était impossible qu’un homme aussi joyeux que papa puisse souffrir de cette maladie. Impossible.

Malheureusement, les jours suivants confirmèrent ce diagnostic. L’état de santé de papa ne s’améliorait pas. Il ne parlait plus. Lui qui était encore plus bavard que Célestine, une pipelette un peu nunuche de ma classe. Il ne rigolait plus. Lui qui se décrochait tout le temps la mâchoire à force de se bidonner. Il ne mangeait plus. Lui qui passait son temps à se goinfrer comme un pachyderme. Pour guérir cette tambouille indigeste de symptômes et chasser les nuages de sa tête, le docteur avait prescrit des tonnes de médicaments. Des cachets de toutes les couleurs. Comme des petits bonbons acidulés. Des cachets rouges pour soigner sa langue d’ordinaire bien pendue. Des cachets verts pour tonifier ses zygomatiques. Et des cachets bleus pour retrouver son appétit gargantuesque.

Les semaines passèrent. Papa ne guérissait pas. Et maman n’était pas une experte en mensonges. De légères gouttes de sueur perlaient le long de son front et ses lèvres se plissaient quand elle me baratainait sur la santé de papa. Ses efforts louables étaient aussi inefficaces que les médicaments. Les derniers jours de cet hiver pluvieux s’envolèrent en même temps que nos derniers sourires.

En ce premier week-end des vacances de printemps, la météo était toujours aussi désastreuse. Un véritable temps de chien. Avec papa, nous étions affalés comme des patachons sur les cartons remplaçant notre regretté et confortable canapé. Moi je regardais la pluie tomber par la fenêtre. Perdu dans mes pensées. Lui zieutait la télévision. Regard vide et visage inexpressif. FLIC FLAC, je me concentrais sur le clapotis de l’eau pour oublier. Oublier cette fichue maladie. Papa ne semblait même pas remarquer ma présence. Comme si je n’existais plus.

Soudain, il m'agrippa par le bras ! Mon cœur palpitait très fort. Il me fixa droit dans les yeux. Une légère étincelle de vie colorait ses pupilles. Un miracle se produisit. Papa m'adressa la parole :

— Zéphyr, c'est terrible, j'ai perdu mon superpouvoir, je ne rêve plus !

Aucun autre son ne sortit de sa bouche. Son regard se concentra de nouveau sur la télévision. Cette fragile étincelle de vie s'était volatilisée.

Je restais sans réaction. Bouche entrouverte et l'air un peu idiot. Heureux d'avoir entendu la voix de papa. Mais triste que ce moment n'ait pas duré plus longtemps. Passé ces quelques secondes de déception, une ampoule s'alluma dans ma tête. Mais oui ! Papa était malade car il avait perdu son super-pouvoir ! Les médicaments ne risquaient pas de le requinquer. Pour guérir, papa devait retrouver ses rêves ! Mais comment faire ?

Mon cerveau bouillonnait. Mais je n'étais pas un spécialiste de la science des rêves... La science ! Mais oui ! Maman me répétait souvent : « Zéphyr, chaque problème trouve sa solution dans un livre de sciences. » Il suffisait de trouver un livre expliquant le fonctionnement des rêves pour que papa retrouve les siens ! Vous pouvez l'avouer, je suis vraiment un génie !

Je me lançai dans cette chasse au trésor. Le moral regonflé à bloc, je renversai les livres de chaque bibliothèque. Une sacrée pagaille. Pièce après pièce, mon enthousiasme s'évapora. Je ne trouvais rien. Pas un seul livre scientifique sur les rêves. Assis par terre dans ma chambre au milieu de cet immense bazar, je me laissai gagner par le découragement. Soudain, je me redressai comme un ressort. Quel idiot alors ! Pourquoi je n'y avais pas pensé plus tôt ? Je connaissais un endroit « inondé » de livres ! Mon extraordinaire aventure venait de commencer.

CHAPITRE 4

Le bateau-livres

Tout le monde connaissait cette histoire. Il y a bien longtemps, plus de cent ans je crois, le maire de notre ville avait entrepris la construction de l'actuelle

bibliothèque municipale. Pour cela, il avait sollicité les services du plus grand architecte de l'époque : Monsieur Sonotone. Ce génie bâtissait des édifices incroyables dans le monde entier. Un pont en forme de serpent en Asie, une école en forme de champignon en Amérique, des maisons en forme de pizzas en Italie...

Notre maire, animé de rêves de grandeur, souhaitait une bibliothèque à l'architecture majestueuse et originale. Un bâtiment rendant célèbre notre ville dans le monde entier ! Il avait donc formulé cette demande à monsieur Sonotone :

— Monsieur Sonotone, je veux que la beauté et l'extravagance de notre bibliothèque soient sans égales. Que les touristes de tous les pays se pressent chez nous pour la visiter. Je veux une véritable œuvre d'art. Comme un tableau de Van Gogh !

Monsieur Sonotone souffrait d'un « léger » handicap : il était sourd comme un pot !

— Comment ça ? Qu'est-ce que vous dites ? « Comme un bateau qui vogue » ? avait-il demandé en tendant l'oreille.

— NON ! « COMME UN TABLEAU DE VAN GOGH », PAS « COMME UN BATEAU QUI VOGUE » ! avait hurlé Monsieur le maire pour bien se faire comprendre.

— Oui ça va, j'ai compris, pas la peine de crier. « Comme un bateau qui vogue », avait marmonné monsieur Sonotone.

Le génial architecte s'était alors lancé dans une construction invraisemblable : une bibliothèque en forme de bateau ! Pour réaliser son chef-d'œuvre, il s'était inspiré du galion espagnol, un somptueux navire qui voguait sur les océans il y a quelques siècles. Toute la bibliothèque avait donc été construite en bois. Mais pas n'importe lequel. Du sapin de Sibérie pour sa légèreté et son élasticité ainsi que du chêne d'Amérique pour sa robustesse et sa résistance. Et ce n'était pas tout. Pour accentuer les similitudes avec un bateau, toutes les fenêtres ressemblaient à des hublots. Enfin, trois mâts s'élevaient du toit de la bibliothèque et d'impressionnantes voiles blanches flottaient dans les airs. Un véritable galion espagnol !

Mais le génie de monsieur Sonotone ne s'arrêtait pas là. Oh non ! Tout autour de la bibliothèque, il avait creusé un gigantesque trou. Devinez de quoi était rempli ce cratère aussi profond qu'une piscine olympique ? BINGO, de l'eau de mer ! Et cerise sur le gâteau au chocolat avec de la crème chantilly, le brillant architecte avait disposé du sable blanc des Caraïbes sur les rives de cet océan artificiel.

Pour la plus grande fierté du maire et des habitants, les touristes du monde entier se pressaient dans notre ville. Ils visitaient notre magnifique bibliothèque, rapidement surnommée : « le bateau-livres ».

À l'instant où je franchissais le petit pont enjambant l'océan artificiel, la pluie s'arrêta de tomber. Comme par magie. À l'intérieur du bâtiment, pas un bruit mais un immense bazar. La dernière visite touristique était terminée depuis quelques minutes. Il y avait tout plein de livres par terre et une forte odeur de vomi me piquait les narines ! Quand le vent se levait, la bibliothèque tanguait comme un véritable navire. Les livres tombaient des étagères et les nombreux touristes souffraient du mal de mer. Leurs fragiles estomacs ne résistaient jamais très longtemps...

La bibliothèque était immense et magnifique. J'avais vraiment l'impression de marcher sur le pont d'un bateau. Quel chef-d'œuvre ! Quel génie ce monsieur Sonotone ! Je pouvais presque entendre le bruit des vagues se fracassant contre la coque. Et même les cris des mouettes affamées. Malgré ce magnifique spectacle, je n'étais pas là pour jouer au touriste. Mais pour une mission de la plus haute importance : guérir mon papa.

D'un pas décidé, je me dirigeai vers l'allée réservée aux sciences. Le cœur au bord des lèvres, je bondis par-dessus les livres tapissant le sol. Quelques sauts par-ci, quelques sauts par-là et me voilà arrivé. Au milieu de l'allée, j'examinai avec la plus grande des attentions les étiquettes collées sur les étagères : chimie, physique, mécanique, astronomie, météorologie, aspiratologie... Quelle déception ! L'étagère accueillant les livres sur les rêves était vide ! Désespérément vide. Je ne me décourageai pas.

Ils étaient sûrement tombés par terre au milieu de tous ces livres recouvrant le sol. Mais autant chercher une aiguille dans une botte de foin !

Allongé sur le sol depuis plusieurs minutes, je zieutais les couvertures de chaque livre passant sous mon nez. Soudain, une voix grave et inquiétante m'hérissa les poils :

— Monsieur Zéphyr !

C'était le Diable en personne ! En réalité, il s'agissait de mademoiselle Chantal, la bibliothécaire. Je la surnommais comme ça car elle prononçait le mot « diable » à toutes les sauces. Vous allez voir.

— Monsieur Zéphyr, que diable faites-vous couché par terre ? La bibliothèque n'est pas le plus approprié des endroits pour votre sieste ! ronchonna-t-elle.

— Mais je ne dors pas ! Je cherche des livres sur les rêves, je répondis timidement à la gardienne des lieux.

Cette vieille dame travaillait ici depuis la nuit des temps. Elle était déjà là du temps de mes parents. Mais aussi du temps de mes grands-parents. Et même du temps de mes arrière-grands-parents ! Elle traversait les époques ! Un des jeux préférés des habitués de ce lieu consistait à deviner son âge. Mais elle gardait précieusement ce secret. Ses rides profondes et son visage rabougri offraient quand même quelques indices. Elle approchait certainement les 200 ans ! Si ce n'était pas plus ! Haute comme deux pommes et demie et courbée comme un toboggan, elle se déplaçait à l'aide d'une canne. Elle n'était pas vraiment sympathique. Du genre peau de vache. Mais elle était la meilleure des bibliothécaires du monde. Cette vieille chouette renseignait les visiteurs avec une facilité déconcertante. Elle avait lu chaque lettre, chaque mot et chaque page des 462 657 livres garnissant les étagères de la bibliothèque !

— Mais pourquoi diable recherchez-vous des livres sur les rêves, monsieur Zéphyr ? N'êtes-vous pas assez tête en l'air comme ça ?

— Heuuuu, c'est pour un devoir de sciences à l'école, j'inventai du tac au tac. Et l'étagère est vide !

— Comment cela, vide ? s'énerva mademoiselle Chantal.

Elle vérifia par elle-même puis m'ordonna de la suivre jusqu'à l'accueil.

— Mais où diable sont passés ces livres ? Tout cela est bien étrange tout de même, marmonnait-elle en accélérant le pas.

Malgré son grand âge, mademoiselle Chantal ne marchait pas, elle courait comme un lapin ! Arrivée devant le comptoir de l'accueil, elle utilisa sa canne comme une perche et sauta par-dessus le meuble ! Incroyable ! Un drôle d'oiseau cette mademoiselle Chantal !

Installée devant son ordinateur, elle pianotait à toute vitesse sur le clavier. Je l'observais faire avec impatience. Et la diablesse fulminait :

— Mais pourquoi diable je ne trouve aucune trace de ces livres ?

Le tapotement de ses doigts sur les touches du clavier s'arrêta subitement.

— Diablement surprenant ! s'étonna-t-elle en collant ses lunettes contre l'écran. Tous les livres sur les rêves ont été empruntés par une seule et même personne !

Étrange coïncidence. Pourquoi quelqu'un d'autre que moi aurait-il besoin de tous ces livres ? Sur écran de l'ordinateur, je découvris avec terreur le nom du « coupable » ! Mon sang se glaça et mon visage se décomposa. OH NON, PAS LUI !

CHAPITRE 5

Monsieur Hantz

Monsieur Hantz avait emprunté tous les livres sur les rêves. Hantz le sanguinaire ! Hantz le loup-garou !

Quand je n'étais pas sage (ce qui arrivait quelquefois mais très rarement...), papa et maman menaçaient de me livrer au terrible monsieur Hantz. Tous les enfants connaissaient son effrayante réputation. Moitié homme moitié bête sauvage, il kidnappait les petites canailles désobéissantes pendant leur sommeil. Pour les dévorer ! Après quatre heures de cuisson à la broche, il cuisinait leur chair tendre et goûteuse pour confectionner des hamburgers ! Ou des nuggets, selon ses envies...

Quoi ? Qu'est-ce que vous baragouinez ? Les loups-garous n'existent pas ? Mais bien sûr que oui ! La preuve, de nombreux enfants ont déjà aperçu le visage et les bras de Monsieur Hantz. Ils sont couverts de poils. Comme une bête sauvage.

Pourquoi ce cauchemar ambulante s'intéressait-il aux rêves ? Mystère ! Mais une autre question me tracassait. Comment récupérer tous ces livres ? Demander poliment à Monsieur Hantz ? Pour finir embroché puis assaisonné dans un hamburger, très mauvaise idée. Mais comment faire alors ? Même en retournant le problème dans tous les sens, je ne trouvais pas de solution. Enfin, peut-être une mais elle ne m'emballait pas vraiment. Voler les livres ! Oui je sais, c'est très mal. Mais j'étais prêt à remuer ciel et terre pour guérir mon papa. Et puis il ne s'agissait pas exactement d'un vol. Plutôt un emprunt, un peu comme à la bibliothèque.

Malheureusement (ou heureusement), je n'avais jamais rien chapardé de ma vie. Même pas un petit bonbon chez le boulanger. Alors comment filouter un loup-garou sans se faire pincer ? Une petite idée trottait dans ma tête. Et puis les vacances scolaires de printemps tombaient à pic. Je disposais de tout le temps nécessaire pour échafauder mon plan machiavélique.

Quartier du lac, première semaine des vacances, lundi matin, 8 h 33. Assis sur un banc à 200 mètres de la maison de Monsieur Hantz, je commençais mon travail d'observation, la première phase de mon plan. Dans les films, les cambrioleurs consacrent des journées entières à repérer les lieux avant de se faufiler chez leurs futures victimes. Et bien, j'opérais exactement de la même manière. Habillé de vêtements sombres, coiffé d'une casquette et de grosses lunettes de soleil, je faisais semblant de lire le journal

Monsieur Hantz habitait dans une maison reconnaissable entre mille. Cette grande et vieille bâtisse penchait dangereusement à gauche. Un mélange curieux entre un manoir hanté et la tour de Pise. Elle semblait à deux doigts de s'effondrer. Stylo et petit carnet entre les mains, je m'apprêtais à consigner toutes les allées et venues de monsieur Hantz, afin d'identifier le meilleur moment pour me glisser chez lui en son absence.

Dans la rue, il n'y avait pas un chat. Ni un chien d'ailleurs.

Le calme plat. Mes paupières devenaient de plus en plus lourdes. Soudain, du bruit, du mouvement ! Je me redressai sur le banc comme un ressort et je saisis mes jumelles. Monsieur Hantz sortait enfin de chez lui. Je notai précisément l'heure dans mon carnet : 9 h 34. Pour l'instant, son imposante silhouette restait immobile sur le trottoir, juste devant le portillon de la maison. Malgré les premières chaleurs du printemps, il portait un grand manteau. Un cache-col, des lunettes noires et un chapeau masquaient l'intégralité de son visage. Sûrement pour camoufler ses poils de bête sauvage.

Monsieur Hantz tourna la tête vers la droite. Puis vers la gauche. Il paraissait hésitant. Ou sur ses gardes, je ne savais pas trop. Il attrapa un cahier d'écolier de couleur bleue dans son sac en bandoulière. Il colla son nez dans les pages quelques secondes puis se dirigea vers la droite. Ce drôle de manège se répéta à chaque changement de direction. Coup d'œil à droite. Coup d'œil à gauche. Et coup d'œil dans le cahier bleu avant de choisir une direction. Vraiment bizarre.

À bonne distance, je le filochais discrètement. Son escapade le mena jusqu'au parc du lac. Là, il s'installa sur un banc face à l'étendue d'eau. Caché derrière un arbre, je l'épiais avec mes jumelles. Il rangea son cahier bleu dans le sac puis en dénicha trois nouveaux : un vert, un jaune et un rouge. La séance de lecture dura plus d'une heure.

À 11 h 46 pile poil, monsieur Hantz plia bagage. Il rangea les cahiers vert, jaune et rouge puis attrapa de nouveau le bleu. Pour regagner sa maison, l'étrange rituel se répéta encore une fois. Coup d'œil à droite. Coup d'œil à gauche. Et coup d'œil dans le cahier bleu avant de choisir une direction. Vraiment bizarre. À 12 h 02 et pas une seconde de plus, il rentra dans sa maison pour ne plus en ressortir de la journée.

Réglé comme une horloge, monsieur Hantz respecta chaque jour de la semaine les horaires répertoriés dans mon carnet. Et à la seconde près ! Mon travail de repérage et d'observation touchait à sa fin. Il était temps de passer à la phase 2 de mon plan machiavélique.

Quartier du lac, deuxième semaine des vacances, lundi matin, 9 h 39. Monsieur Hantz disparaissait au bout de la rue. À pas de loup, je m'approchai de sa maison. Regard circulaire : personne dans la rue, la voie était libre. Le trouillomètre à zéro, j'enjambai la murette en pierre puis je traversai le jardin en galopant. Une véritable jungle ! Le jardinier devait sûrement être en vacances. Même les arbres penchaient à gauche ! Je soulevai le gros pot de fleurs situé devant l'entrée de la maison. Monsieur Hantz cachait toujours sa clé à cet endroit. OUF ! Elle était bien là. Je l'insérai dans la porte. Le mécanisme de la serrure s'enclencha. Je tremblais comme une feuille. À voix basse, je récitais ma prière en boucle : « je ne veux pas finir en hamburger pour loup-garou, je ne veux pas finir en hamburger pour loup-garou... » La porte grinça puis s'entrouvrit légèrement. Je ne pouvais plus faire marche arrière.

À l'intérieur, il y avait un incroyable bazar. Encore plus que dans ma chambre ! La femme de ménage devait sûrement être en vacances avec le jardinier. Un couloir étroit et poussiéreux dans l'entrée menait jusqu'au salon. Mon cœur battait de plus en plus fort. Les meubles étaient collés au sol tellement la maison penchait à gauche ! Je zigzaguais difficilement au milieu de cette grande pièce. Un aquarium posé au milieu de la table du salon attira mon attention. À l'intérieur, un énorme poisson rouge, gigantesque même ! Tellement gros qu'il ne pouvait presque pas nager ! Juste à côté du bocal, il y avait une montagne de livres. J'examinais leurs couvertures de plus près. Mon visage s'éclaira. Elles étaient tamponnées du sigle de la bibliothèque municipale.

BINGO ! Tous les livres sur les rêves se trouvaient là, juste devant mes yeux.

Sans perdre une minute, je me plongeai dans la lecture. Monsieur Hantz avait surligné au gros feutre fluorescent de nombreux passages dans chaque livre. Comme s'il poursuivait la même quête que moi ! Je dévorai toutes les pages. Hélas, pour l'instant, je ne trouvais pas de réponse précise à ma question. *The question* ! Comment rêver ? Mais je ne baissais pas les bras. Il restait encore de nombreux livres à consulter.

Soudain, un grincement de porte résonna dans la pièce. 12 h 02, le retour du monstre ! Je n'avais pas vu le temps passer. Dans le couloir, j'apercevais la silhouette de Monsieur Hantz. Il accrochait sa grosse veste et son chapeau sur un portemanteau. Je voulais prendre la poudre d'escampette. Impossible. Tétanisé par la peur, mon corps ne m'obéissait plus. Il pénétra dans le salon. La terrifiante vérité se confirma. Ses mains, ses bras et son cou étaient couverts de poils. Comme une bête sauvage ! Je venais de me jeter dans la gueule du loup-garou et il s'apprêtait à me dévorer.

CHAPITRE 6

La danse du loup-garou

Monsieur Hantz était sacrément balèze. Une véritable montagne. Ses gros bras mesuraient au moins cinq fois la taille de mes petites cuisses de poulet. Il ne lui faudrait pas plus d'une bouchée pour m'avaler tout cru. Seuls ses joues creusées et son crâne aussi lisse qu'une boule de bowling rappelaient son vieil âge.

L'armoire à poils me dévisageait sans prononcer le moindre mot. Son visage sévère et ses sourcils froncés jusqu'aux oreilles me filaient les chocottes. Il devait réfléchir à la meilleure façon de me mitonner à feu doux. D'un geste brusque, il attrapa son cahier bleu. Il feuilleta quelques pages, me regarda puis brisa enfin cet inquiétant et interminable silence.

— Monsieur Alphonse ? C'est vous ? Si vous venez pour la piqûre, ça va très mal se passer pour vous, vociféra-t-il d'une grosse voix à faire trembler les murs.

Je ne comprenais rien à son charabia et je claquais des dents.

— Je ne suis pas monsieur Alphonse, je m'appelle Zéphyr. Mais je vous en supplie, ne me cuisinez pas en hamburger ou en nuggets. Je vous en supplie, ne me dévorez pas. En plus j'ai très mauvais goût ! je sanglotai, terrifié.

Monsieur Hantz paraissait surpris, presque triste. Il zieuta de nouveau son cahier bleu.

— Ah, oui, l'histoire du loup-garou. Ma différence ne fait pas de moi un monstre pour autant. JE DÉTESTE LES ENFANTS ! JE DÉTESTE TOUS CES MIOCHES, MÉCHANTS ET MOQUEURS, s'énerva-t-il d'un coup en tapant violemment du poing sur la table du salon. Mais ils sont si savoureux et croustillants ! Un vrai délice pour les papilles. Rassure-toi, j'ai bien déjeuné ce matin et je n'ai plus faim.

Monsieur Hantz éclata de rire. Un rire inquiétant et diabolique.

Rassuré, je ne l'étais pas vraiment. Je ne savais pas trop sur quel pied danser. Ce vieux fou mangeait-il vraiment des enfants ? Peut-être se payait-il ma pomme pour rigoler ? Et s'il n'était pas un loup-garou, alors pourquoi ces poils de bête sauvage recouvraient-ils ses mains, ses bras et son cou ?

— Si vous n'êtes pas monsieur Alphonse, alors qui êtes-vous ? Je vous connais ? Et que faites-vous chez moi ? J'espère que vous avez une bonne explication, sinon... me menaçait-il en se léchant les babines.

D'une voix tremblante, je lui expliquai tout depuis le début : la maladie de papa, la bibliothèque et les livres sur les rêves. Mon histoire semblait attendrir cette brute sanguinaire de monsieur Hantz. Il m'écoutait avec attention et gribouillait en même temps dans son cahier avec ses grosses paluches velues. Vraiment bizarre. Et en plus, il me coupait souvent la parole pour me faire répéter.

— Mon pauvre garçon, c'est bien triste ce qui arrive à ton papa. Moi aussi j'ai perdu tous mes rêves. J'aimerais tellement les retrouver, soupira-t-il.

— C'est pour ça que vous avez emprunté tous les livres à la bibliothèque ? Et alors ? Vous avez découvert le moyen de retrouver les rêves perdus ?

— Ah les rêves, s'extasia monsieur Hantz sans répondre à ma question. J'en ai réalisé beaucoup quand j'avais ton âge.

Un regard enfantin adoucissait maintenant son visage. Ni une ni deux, le vieil ours mal léché traversa le salon en effectuant des entrechats ! Mais oui les entrechats, ces petits pas de danse avec des battements de pied.

— Quand j'avais ton âge, je voulais devenir danseur ! Bien sûr, c'était un rêve très dur à réaliser et tous les garçons de ma classe me riaient au nez. JE DÉTESTE

LES ENFANTS ! JE DÉTESTE TOUS CES MIOCHES, MÉCHANTS ET MOQUEURS, éructa de nouveau monsieur Hantz.

Son humeur montait aussi haut et descendait aussi vite que des montagnes russes. Il s'énervait d'un coup. Très fort. Puis il se calmait. Comme si de rien n'était.

— Mais à force de volonté et de persévérance, je suis devenu danseur étoile ! Toute ma vie n'était que danse, musique et bonheur, chantonnait-il, les yeux humides et brillants.

Un entrechat par-ci, un entrechien par-là et cette grosse boule de poils dansait et virevoltait dans le salon. Sans s'arrêter, il rafla un cadre accroché au mur. Sur cette photo jaunie, un jeune chenapan chaussé de ballerines et vêtu d'un tutu exhibait fièrement plein de médailles. Aucun poil de bête sauvage ne recouvrait son corps. Ni sur les mains, ni sur les bras, ni dans le cou. Monsieur Hantz dansait, dansait et dansait sans lâcher son cadre.

— C'est vous sur la photo ? je lui demandai avec curiosité.

— Oui, c'est moi, s'enthousiasma le vieil homme en tournoyant sur la pointe des pieds. Quand j'avais ton âge, je voulais devenir danseur ! Bien sûr, c'était un rêve très dur à réaliser et tous les garçons de ma classe se moquaient de moi. Mais à force de volonté et de persévérance, je suis devenu danseur étoile ! Toute ma vie ne fut que danse, musique et bonheur. Mais comment as-tu deviné ? Comment savais-tu que j'étais danseur ?

— Vous venez de me le dire il y a deux minutes ! Vous avez répété exactement la même chose !

Monsieur Hantz s'immobilisa d'un coup. Planté comme un piquet, il restait silencieux. L'air embarrassé et le regard dans le vide. Le cadre glissa de ses mains et tomba au sol avec fracas.

— Heuuuu, oui je te l'ai dit il y a deux minutes. Bien évidemment. Je le sais bien. Je ne suis pas fou non plus, aboya-t-il en retrouvant son visage sévère et ses sourcils froncés jusqu'aux oreilles.

Complètement maboule, le monsieur Hantz ! À moitié zinzin. Voire toqué du ciboulot. Et siphonné du bocal. Enfin, vous voyez ce que je veux dire... Et bougrement terrifiant.

— Et tu es venu chercher dans mes livres le remède pour guérir ton papa, réfléchit à haute voix Monsieur Hantz, en feuilletant son cahier.

— Oui c'est ça ! Et vous n'avez toujours pas répondu à ma question. Les livres de la bibliothèque, expliquent-ils comment faire pour rêver ? je lui demandai, le cœur gonflé d'espoir.

Monsieur Hantz tournait en rond et ruminait. De rage, il balança son cahier à travers la pièce. Il inspira une grande bouffée d'oxygène, se calma et me regarda du coin de l'œil.

— Hélas non, s'exprima-t-il du bout des lèvres en ramassant son cadre.

— Alors tout est perdu. Mon papa ne retrouvera jamais ses rêves, je soupirai en baissant les bras.

— Peut-être pas !

Monsieur Hantz attrapa un nouveau cahier dans son sac.

— Les rêves, les rêves... répétait-il en tournant les pages de plus en plus vite.

Soudain, il s'immobilisa et colla son nez dans le cahier.

— Suis-moi, ordonna-t-il mystérieusement.

Nous escaladions l'escalier abrupt desservant le premier étage. Les marches biscornues grinçaient encore plus fort que le parquet du salon de Mémé Léontine. Monsieur Hantz poussa la porte de sa chambre. Et vous ne devinez jamais quoi ? Elle ressemblait beaucoup à notre maison. Il y avait des cartons partout. Ils étaient remplis de cahiers d'écolier, des centaines et des centaines ! Mais que pouvait-il bien écrire dans ces fichus cahiers ?

À genoux, Monsieur Hantz essayait de glisser sa grande carcasse sous le lit. Il farfouillait je ne sais quoi là-dessous. Comme s'il cachait un précieux trésor. En équilibre sur ses larges épaules, son lit tout riquiqui valdinguait dans tous les sens. Les pieds en bois ne touchaient même plus le sol.

— Si tu crois vraiment au pouvoir des rêves et que tu es prêt à braver tous les dangers... chuchota-t-il en continuant son étrange manège. Alors j'ai peut-être

quelque chose pour toi qui t'aidera à retrouver les rêves de ton père. Et bien plus encore...

CHAPITRE 7

Le cocktail des rêves

RECETTE DU COCKTAIL DES RÊVES

(uniquement pour les enfants)

Ingrédients :

- 3 fraises Tagada®
- 20 cl de sirop de grenadine
- 2 caramels
- beaucoup de crème chantilly
- 2 cuillères de ketchup
- 3 tranches de saucisson
- 1 gros morceau de fromage qui pue

Préparation :

- Dans une vieille chaussette sale, versez les fraises Tagada, les caramels, le ketchup et les tranches de saucisson. Bouchez-vous le nez et rajoutez le gros morceau de fromage qui pue. Laissez infuser pendant 2 heures.

- Versez le tout dans un récipient. Ajoutez beaucoup de crème de chantilly pour que ça pue un peu moins. Mixez le tout et laissez reposer au frigo pendant 2 heures.

- Dans un grand verre, versez la succulente mixture, rajoutez 20 cl de grenadine et un peu d'eau (mais pas trop).

- Remuez le tout avec votre doigt (mais pas de pied) pendant 5 minutes.

Dégustation :

- Installez-vous confortablement dans votre lit.

- Cachez-vous sous la couette, fermez les yeux et pensez à des souvenirs heureux.

- À minuit pile (pas une seconde de moins, pas une seconde de plus), buvez le verre cul sec sans grimacer et sans vous boucher le nez.

- Ne luttez pas, il est maintenant trop tard pour revenir en arrière...

23 h 30. Aucun bruit dans la maison. On pouvait presque entendre le pet d'une mouche ! Papa et maman roupillaient à poings fermés. Assis en tailleur sur mon lit, je feuilletais cet étrange livre à l'aide de ma lampe de poche. Un livre de recettes magiques ! Voilà le trésor caché de Monsieur Hantz.

— Le cocktail des rêves t'aidera sûrement à guérir ton papa. Tu trouveras sa recette à la dernière page de ce livre magique, avait expliqué ce vieux fou.

Oui je sais, la magie ça n'existe pas. Mais pas plus que les super-pouvoirs, me direz-vous. Et pas plus que les loups-garous. Alors, peut-être que cette recette était vraiment magique. Peut-être que cette recette permettait de retrouver les rêves perdus. Il n'y avait qu'un seul moyen de le savoir. Siroter ce cocktail aussi appétissant qu'une grande assiette d'épinards à la cantine.

23 h 40. La lampe de poche coincée entre mes dents, je farfouillais dans le bazar au fond de la chambre. Le cocktail des rêves était planqué dans un carton d'aspirateur. Je l'avais préparé en cachette pendant la journée. L'odeur répugnante du fromage qui pue dans la chaussette sale me piquait encore les narines. Au début, je pensais le cacher dans mon placard. Très mauvaise idée. Il était encore plus mal rangé que la chambre de mon copain Gustave. C'est vous dire. Une fois en voulant l'ouvrir, je m'étais retrouvé enseveli sous une tonne de t-shirts, chemises et pantalons. Paniquée, maman avait appelé les pompiers. Ils avaient bataillé pendant plus d'une heure pour me dégager de cette montagne d'habits.

23 h 50. Je déposai délicatement le cocktail des rêves sur la table de chevet. L'heure approchait. Je me cachai sous la couette. « Pensez à des souvenirs

heureux. » Rien de plus facile. Il me suffisait de fermer les yeux quelques secondes. Je pensais à la danse du bonheur tous les matins. Je pensais aux nombreuses bêtises de papa et aux fausses colères de maman. En fait, je pensais à chaque minute passée avec mes parents.

Minuit pile poil ! Plus une minute à perdre. Assis sur le rebord du lit, je bus d'un trait l'écoeürante mixture sans me boucher le nez. BEURK, dégoûtant. Je me forçais pour ne pas grimacer. Un effort surhumain. Je regardais le verre vide avec curiosité. Le cocktail était-il vraiment magique ? Mystère.

Minuit et une minute. Rien ! Il ne se passait rien.

J'en étais sûr. Ce vieux fou de monsieur Hantz m'avait bien roulé dans la farine. Il fallait avoir une cervelle de moineau pour croire à un livre de recettes magiques. Aucun changement en vue. Toujours ce même silence inquiétant. Excepté... l'horloge. Elle tictaquait plus fort que d'habitude. Je braquai ma lampe de poche sur le cadran accroché au mur. L'aiguille des secondes s'arrêta d'un coup. Puis celle des minutes. Puis celle des heures ! L'horloge venait de tomber en panne. Mais quelques secondes plus tard le TIC TAC résonnait de nouveau ! Un TIC TAC presque inaudible. Puis un peu plus fort. Puis de plus en plus fort. TIC TAC TIC TAC TIC TAC TIC TAC. Mon estomac tournait et ma tête me tirillait. Ou l'inverse. Je ne savais plus. Mais que m'arrivait-il ? Je me sentais tout patraque. Et très fatigué. Je luttais de toutes mes forces pour garder mes paupières ouvertes. Impossible de résister. Mes yeux se fermèrent et je m'endormis comme une marmotte.

Je me réveillai en sursaut. Dans le noir. Que s'était-il passé ? Combien de temps je m'étais assoupi ? Je saisis ma lampe de poche. Coup d'œil à droite vers ma table de chevet. Un grand verre vide. Mais oui, le cocktail des rêves ! Je me souvenais de son goût beurkoutant (encore pire que dégoûtant). Je me souvenais du TIC TAC infernal de l'horloge. L'horloge ! Je l'éclairai avec ma lampe de poche. Elle tictaquait normalement. Rien à signaler. En fait si ! Il me semblait avoir remarqué quelque chose de bizarre. Je braquai de nouveau la lumière sur le cadran. Les

aiguilles tournaient en sens inverse ! Et à toute vitesse ! Intrigué, je quittai ma chambre. Les aiguilles de l'horloge du couloir tournaient en sens inverse. À toute vitesse. Je continuais mon chemin. Les aiguilles de l'horloge du salon tournaient en sens inverse. À toute vitesse. Est-ce que je rêvais ? Je me pinçai le bras pour en avoir le cœur net. AÏE, OUILLE ! La douleur était bien réelle.

Je n'étais pas au bout de mes surprises. Oh, non. Deux voix d'enfants s'échappaient de la chambre de papa et maman ! En pleine nuit ! Sur la pointe des pieds, je m'approchai de la porte entrouverte et je tendis l'oreille.

— Pourquoi monsieur Louis ne rêve plus ? s'interrogea une voix de fille. Peut-être une erreur dans les doses de jus de bonbons ?

— Non, je ne me suis pas trompé, souffla une voix de garçon. De plus, vous avez vérifié au moins cent fois le cartable, madame Toc Toc !

— Encore heureux ! Vous êtes le pire livreur de rêves que j'ai connu en 500 ans de carrière ! De toute façon, il n'y a plus rien à faire pour monsieur Louis. Rangez les affaires, nous rentrons, ordonna sèchement la fille.

Paniqué, je fonçai me cacher sous le canapé du salon. Deux paires de jambes passèrent devant mes yeux inquiets. Les deux enfants se chamaillaient encore. Le claquement de la porte d'entrée résonna dans la maison. Puis le silence. Je m'extirpai de ma cachette et galopai vers la chambre de papa et maman.

Papa ronflait encore plus fort qu'une locomotive. À chacune de ses respirations, la couverture se soulevait. Mais comment maman arrivait-elle à dormir ? Affolé, je voulus crier pour les réveiller. Impossible ! Aucun son ne sortit de ma bouche. Je les secouai comme des pruniers. Rien à faire. Ils dormaient profondément.

Mais pourquoi ne se réveillaient-ils pas ? Qui étaient ces enfants ? Et que trafiquaient-ils dans la chambre de mes parents en pleine nuit ? Je rassemblai mon courage avec toutes mes mains disponibles et je me lançai à leur poursuite. À peine sorti de la maison, une lumière intense m'aveugla. Je me protégeai le visage avec mon bras. Après quelques secondes, mes yeux s'habituerent à cette étrange

luminosité. Et là mes amis, quel spectacle ! Je n'avais jamais rien contemplé d'aussi magnifique. À part peut-être Joséphine, la plus belle fille de mon école. Des milliers et des milliers d'étoiles filantes transperçaient le ciel. Comme un feu d'artifice sans fin. Je pouvais presque les attraper.

Une de ces petites comètes s'écrasa avec délicatesse sur mon bras, le recouvrant ainsi d'une poussière d'or. Je passai mon doigt sur cette fine pellicule de poudre jaune et le portai à ma bouche. Hummm, un goût exquis de tarte au citron enchantait mes papilles. Et cerise sur le gâteau au chocolat avec de la crème chantilly et un coulis de vanille, un arc-en-ciel colorait cette extraordinaire nuit étoilée. Un arc-en-ciel gigantesque. Un arc-en-ciel aux mille et une couleurs fluorescentes. WAOUH. Double WAOUH. Triple WAOUH. Les yeux écarquillés et la bouche grande ouverte, je ne trouvai pas d'autres mots pour décrire ce spectacle époustouflant.

Devant la maison, les deux enfants pilotaient un tracteur pour tondre le gazon ! Cette antiquité pétaradait et fumait comme une cheminée. Vite, je me dirigeai vers le garage pour enfourcher mon vélo. Quelque chose me chatouillait les guibolles. Je baissai la tête. Un épais brouillard blanc recouvrait le sol et montait jusqu'à mes mollets. Un brouillard tout doux. Un brouillard onctueux et sucré comme du fromage blanc.

Mes jambes de crevette pédalaient aussi vite que possible. Au bout de la rue, le tracteur s'enfonçait dans le brouillard. Petit à petit, je grignotais mon retard. Les deux enfants continuèrent leur route jusqu'à l'ancienne usine de chewing-gums aux épinards. Un vieux bâtiment en brique à l'abandon. Un garage s'ouvrit et le tracteur s'engouffra à l'intérieur. Je descendis de mon vélo. Malgré son immense taille, je distinguai difficilement l'enseigne surplombant le toit du bâtiment. Ma vue devenait floue et une terrible crise de hoquet me secoua comme un cocotier. HIPS HIPS, je ne pouvais plus m'arrêter. Mes paupières devenaient de plus en plus lourdes. Une fumée bleue s'échappait par mes narines et mes oreilles ! Une fumée qui sentait le fromage et la chaussette qui pue ! BEURK ! Mais que m'arrivait-il ? À bout de forces, je me rapprochai de l'usine ! Mes yeux se fermaient tout seuls. Je ne pouvais

plus lutter. Dans un dernier effort, juste avant de sombrer dans un profond sommeil, j'aperçus clairement l'enseigne. Les lettres lumineuses formaient trois mots : USINE À RÊVES.

CHAPITRE 8

Rêve ou réalité ?

Le lendemain matin, j'ouvris un œil. Difficilement. Puis l'autre. Encore plus difficilement. Un mal de tête carabiné me paralysait. Comme si des centaines d'abeilles bourdonnaient à l'intérieur de mon crâne. Je m'assis avec l'énergie d'un vieillard sur le rebord de mon lit. La douleur diminuait petit à petit. Je zieutai le réveil : 8 h 00. Juste à côté, un grand verre vide trônait sur la table de chevet. Le cocktail des rêves ! Les souvenirs remontaient à la surface. L'usine à rêves !

Je bondis de mon lit. Les aiguilles de l'horloge de ma chambre tournaient normalement. Celles du couloir aussi. Je fonçai dans le salon. Papa était avachi dans son fauteuil. Comme s'il n'avait jamais bougé de place depuis des jours et des jours.

— Papa ! Papa ! Papa !

Aucune réaction. Je passai ma main devant son visage. Aucune réaction.

Tant pis pour papa. Je filai vers la cuisine. Maman y dégustait son petit déjeuner.

— Maman ! Maman ! Dans votre chambre cette nuit, il y avait deux enfants et puis...

— Tu as bien dormi, mon chéri ? me coupa-t-elle sans même me regarder.

— Maman, j'ai décidé de partir vivre en Laponie pour devenir chasseur d'ours. Je m'en vais aujourd'hui.

— Très bien, mon chéri. Prends ce que tu veux pour le petit déjeuner.

C'est bien ce que je pensais. Je pouvais dire n'importe quoi, elle ne m'écoutait pas !

Je me dirigeai alors vers l'entrée de la maison. Mon cœur battait très fort. J'ouvris la porte d'un geste sec. Nouvelle déception. Un grand ciel bleu. Pas d'arc-en-ciel. Ni de brouillard onctueux. Il fallait se rendre à l'évidence. Ce n'était qu'un rêve. Quel idiot ! Voilà ce qui arrive quand on écoute un vieux fou et qu'on passe son temps la tête dans les étoiles... Les étoiles, mais oui ! Je relevai la manche de mon pyjama. Et vous ne devinerez jamais quoi ? Il restait sur mon bras de la poussière d'étoile ! Et si ce n'était pas un rêve ?

Fin de matinée, chez monsieur Hantz. DING DONG. Je trépignais, impatient de raconter cette étrange nuit. La porte grinça. Les sourcils froncés de monsieur Hantz pointèrent le bout de leurs poils dans l'ouverture.

— CHUT, ne dis rien ! m'ordonna-t-il.

Il me dévisagea longuement puis inspira une grande bouffée d'oxygène.

— Tu t'appelles Zéphyr, ton papa a perdu ses rêves et je t'ai donné le livre de recettes magiques ! C'est bien ça ? me demanda-t-il, à bout de souffle.

— Heuuuuuuu... Oui, c'est bien ça... je répondis avec une moue très étonnée.

La mâchoire carrée de monsieur Hantz se décrispa. Une toute petite larme coulait le long de sa joue. Une larme de joie. Le volcan entra en éruption.

— YOUPI, YOUPI, beuglait ce vieux fou en bondissant comme un kangourou dans le jardin.

Monsieur Hantz m'empoigna et m'entraîna dans une folle sarabande. Nous dansions comme des petits fous en tournoyant autour d'un arbre.

— Tu es mon médicament, chantait-il à tue-tête en balançant ses cahiers.

Complètement zinzin ce monsieur Hantz !

Après cinq bonnes minutes de java endiablée, le loup-garou dansant posa ses mains sur ses genoux. Exténué.

— Alors ? Alors, mon jeune ami ? Le cocktail des rêves a-t-il bon goût ? m'interrogea-t-il avec gourmandise.

— Ah non ! C'est le truc le plus dégoûtant que j'ai jamais avalé de ma vie. Mais ensuite, il s'est passé quelque chose d'étrange et de merveilleux.

— Je t'écoute, m'invita monsieur Hantz, les yeux pétillants.

Avec la fougue et la passion de papa, je lui racontai toute l'histoire :

— Après avoir bu le cocktail des rêves, je me suis endormi puis réveillé quelques instants plus tard. Au début je croyais que j'étais chez moi mais pas vraiment en fait. Je ne sais pas trop comment l'expliquer.

Monsieur Hantz m'écoutait avec une grande attention. Il notait tous les détails de mon histoire dans son cahier.

— Même si j'étais dans ma maison, tout était différent. Les aiguilles de toutes les horloges tournaient en sens inverse. Et puis, il y avait deux enfants dans la chambre de papa et maman. Moi, je les entendais. Mais pas mes parents. Ils ne se réveillaient même pas !

Monsieur Hantz s'agitait, il tournait en rond et répétait les détails de mon histoire.

— Dehors, un arc-en-ciel illuminait la nuit ! Et j'ai suivi les enfants jusqu'à l'ancienne usine de chewing-gums aux épinards. Une immense enseigne surplombait le toit du bâtiment. Et vous ne devinez jamais ce qu'il y avait inscrit dessus ?

— USINE À RÊVES ! me coupa Monsieur Hantz.

— Ben ça alors ! Mais... comment savez-vous ? je balbutiai. Vous avez déjà bu le cocktail des rêves ?

— Je ne sais pas. Je ne sais plus. J'ai dit ça au hasard, m'emberlificota monsieur Hantz.

Son visage se ferma, mine patibulaire et sourcils froncés jusqu'aux oreilles.

— Oh et puis tu commences à me courir sur le haricot avec toutes ces questions à la fin, s'énerva-t-il. Attention à toi, je n'ai pas beaucoup déjeuné ce matin. Ce n'était qu'un rêve de toute façon.

Je lui montrai alors les dernières traces de poussière d'étoile sur mon bras pour lui prouver que ce n'était peut-être pas un rêve. Monsieur Hantz retrouva le sourire et sa curiosité.

— Et alors ? Tu es entré dans l'usine à rêves ?

— Non, je n’ai pas eu le temps. Il s’est passé un truc bizarre. De la fumée sortait par mes oreilles et mes narines, puis d’un coup je me suis endormi et réveillé ce matin dans mon lit.

— Cela doit être à cause du cocktail des rêves. Je pense que son effet est limité et dure seulement le temps d’une nuit, supposa monsieur Hantz. Il n’y a qu’un seul moyen pour savoir si ce n’était qu’un rêve. Et pour savoir ce qui se cache dans l’usine à rêves. Boire un nouveau cocktail des rêves cette nuit !

Ma chambre, minuit. La journée avait été bien longue. Après ma visite matinale et mouvementée chez ce vieux fou de Monsieur Hantz, retour au bercail. Une après-midi ennuyante et tristounette. Entre les pleurs de maman et les silences de papa, ce n’était pas la joie à la maison. Pire encore, nous étions dimanche. Le dernier jour des vacances. Demain école, aucune envie d’y retourner.

Assis dans mon lit, je contemplais avec excitation le cocktail des rêves malgré son abominable puanteur. J’étais impatient de comprendre ce qui m’était arrivé la nuit dernière. Et curieux de savoir ce qui se cachait derrière les murs de l’usine à rêves.

GLOUP GLOUP, je vidai le verre d’un trait. Je m’endormis avant de me réveiller dans mon lit quelques instants après. Les aiguilles de l’horloge de ma chambre tournaient à toute vitesse et en sens inverse. J’ouvris la fenêtre et les volets de ma chambre. Le spectacle tant espéré se trouvait devant mes yeux émerveillés : une nuit scintillante et colorée d’un magnifique arc-en-ciel. Dans leur chambre, papa ronflait comme un phacochère et maman dormait paisiblement. Je sautais sur le lit et chantais aussi faux que fort. Mes parents ne bougeaient ni un orteil ni une paupière. Ils ne m’entendaient pas. Plus aucun doute, me voilà de retour.

Sous une pluie d’étoiles filantes, je pédalais en direction de l’usine à rêves, impatient de percer son mystère. Un tintamarre inquiétant résonnait à l’autre bout de la ville. Je ne l’avais pas remarqué la dernière fois. Un mélange effrayant de grondement de tonnerre, de bruit de machines et de rires diaboliques ! Une fumée

épaisse et noire montait jusqu'au ciel. Un ciel rouge vif sans étoiles. J'appuyais sur le champignon pour m'éloigner de ce paysage peu accueillant.

Me voici devant l'usine à rêves. BABOUM, BABOUM, mon cœur frappait fort contre ma poitrine. Et une légère frousse me tirait l'estomac. Ben oui, faut se mettre à ma place aussi. Un petit garçon tout seul dans la nuit dans un monde bizarre où vos parents ne se réveillent pas ! Avouez-le, vous auriez la pétoche à ma place !

Les genoux tremblants et le cœur gonflé d'espoir, je m'apprêtais à pénétrer dans cet endroit mystérieux. Et si le moyen de guérir mon papa se trouvait derrière les murs de l'usine à rêves ?

CHAPITRE 9

L'usine à rêves

Les yeux fermés, je poussai la porte d'entrée. Le sentez-vous ? Le parfum du danger. Et si des monstres se cachaient ici pour dévorer les enfants ? J'ouvris les yeux. OUF ! Pas de monstres. Une grande pièce sans chichis accueillait les visiteurs intrépides. Carrelage blanc, murs gris et aucun meuble. L'endroit semblait vide. Sans vie. Je m'approchai d'un ascenseur dans le fond de la pièce. Sur la porte, une écriture ronde et raturée d'enfant précisait ceci : « ascenseur en panne, merci d'emprunter le toboggan ascensionnel ». Juste à côté, il y avait une sorte de tube en verre. D'un pas hésitant, je me glissai à l'intérieur. Une porte coulissante se referma toute seule. Pris au piège ! Un bruit de réacteur retentit. Le tube en verre se remplissait de fumée et remuait dans tous les sens. Mon estomac aussi. Je tremblai comme une feuille. La fusée amorça son décollage. YAHOUUUUUUUUUUUUUUU ! J'étais propulsé à une vitesse folle dans ce tube en verre. Les virages s'enchaînaient. Comme dans les toboggans d'un parc aquatique. À une différence près. Je ne descendais pas, je montais ! D'un coup, j'étais éjecté

du tube. Un grand vol plané. J'atterris sur de gros matelas bien moelleux. Les mêmes que dans les cours de gymnastique à l'école.

Les cheveux en bataille, à moitié débraillé et estomac tourneboulé, je récupérai de cette folle cascade. Les idées un peu plus claires, j'observais cette nouvelle pièce toute en longueur. Tellement profonde que je n'en distinguais pas la fin. Des rangées de table, avec des petites télévisions reliées à une manette de jeux vidéo, s'agglutinaient jusqu'à l'infini. Les écrans bipaient à tour de rôle dans toute la pièce. Une mélodie entêtante et très désagréable. Au milieu de cette cacophonie, un garçon cavalait de rangée en rangée. Il portait des lunettes, enfin plutôt des loupes. Des verres triple foyer. Ses yeux paraissaient énormes et bougeaient dans tous les sens. À chaque bip, il se ruait sur la télévision concernée et agitait la manette avec l'énergie du désespoir.

— Raté, raté et encore raté ! criait-il à chaque fois en s'arrachant les cheveux. Il trotta, trotta et se cognait partout.

— S'il vous plaît, s'il vous plaît ? je l'apostrophai timidement.

— PAS LE TEMPS, PAS LE TEMPS, hurlait le garçon en courant de table en table après les BIP. ALLEZ VOIR CASSIOPÉE ET SIRIUS. LA PORTE DE DROITE !

Un endroit étonnant et familier se cachait derrière cette porte de droite. Une salle de classe ! Comme dans mon école, il y avait là un grand tableau noir, des pupitres et plein de matériel de chimie (tubes à essai, pipettes, récipients gradués, verres à pied, entonnoirs, fioles...). Un endroit rassurant et apaisant. Toujours pas de monstres en vue.

Dans une ambiance plus calme et studieuse, un garçon et une fille s'occupaient chacun dans leur coin.

La fille ressemblait comme deux gouttes d'eau à Justine, la pestouille de ma classe. Visage couvert de taches de rousseur, nattes de nunuche et sourire pincé, elle dessinait et coloriait avec application. Le garçon, bouille jouffle et joviale, jouait au savant fou avec le matériel de chimie. Il versait toutes sortes de liquides

dans le récipient gradué. Tour à tour, ce dernier entrait en ébullition, fumait et changeait de couleur toutes les trente secondes. Du bout des lèvres, je lançai un timide « bonjour » pour attirer leur attention. Les deux enfants sursautèrent. La fille me regardait bizarrement. Comme si elle avait vu un fantôme. Je n'étais pas trop rassuré.

— Ben ça alors ! Tu nous vois vraiment ? Tu nous entends vraiment ? s'enthousiasma le garçon.

— Ben oui, je m'étonnai.

— YOUHOU YOUHOU ! UN VOYAGEUR, il va nous aider, UN VOYAGEUR, il va nous aider, chantait le garçon en sautant de joie.

— Oui bon ça va, on ne va pas en faire tout un fromage non plus. Cassiopée se débrouille très bien sans voyageur, ronchonna la fille.

Ces voix, ces voix... je les connaissais. Mais oui ! Dans la chambre de papa et maman hier soir. Les mêmes voix d'enfants. Aucun doute. Par contre, je ne comprenais rien à leur charabia. Mais alors rien du tout.

— Excusez-moi, mais vous êtes qui ? je balbutiai.

— Pardon nous manquons à toutes les politesses, répondit le garçon. Voici devant vous Sirius, votre humble serviteur. Sirius, l'as du jus de bonbon. Vous connaissez déjà la binocle, notre infatigable trotteur. Enfin, cette vieille grincheuse se nomme Cassiopée. L'ingénieur en chef des rêves. Une vraie tête de lard, mais ne prêtez pas attention à sa mauvaise humeur. Et qui avons-nous l'honneur d'accueillir ?

— Moi, c'est Zéphyr, je bredouillai. Je suis dans un rêve, c'est ça ?

Sirius explosa de rire, un rire gourmand et joyeux.

— Non, tu n'es pas dans un rêve. Quand les enfants et les adultes s'endorment, un monde merveilleux et secret envahit la nuit et vos rêves. Pourtant, personne ne connaît l'existence de ce monde. Personne ne peut voir ce monde. Pourtant ce monde existe. Bienvenue dans le royaume des rêves.

— Le royaume des rêves, waouh ! Et je suis où exactement, ici ?

— Cassiopée espère que M^ôsieur le voyageur plaisante ? s'offusqua-t-elle. M^ôsieur le voyageur est dans l'usine à rêves. C'est ici que nous fabriquons tous les rêves pour les adultes.

— Je ne comprends pas. Ça veut dire quoi fabriquer des rêves pour les adultes ? je demandai, très intrigué.

— Contrairement aux enfants, la plupart des adultes n'arrivent pas ou plus à rêver, monsieur Zéphyr. Nous sommes là pour leur donner un petit coup de main, répondit malicieusement Sirius.

Une usine pour fabriquer des rêves pour les adultes. Fantastique ! Formidable ! Époustouflant ! J'en restais baba. Je venais de trouver le moyen de guérir mon papa. Et tout ça, grâce au livre de ce vieux fou de monsieur Hantz.

— Mon papa ne rêve plus. Pouvez-vous fabriquer un rêve pour lui s'il vous plaît ? je m'empressai de leur demander.

— Heuuu, hésita Sirius. C'est-à-dire que nous connaissons quelques difficultés ces derniers temps. Mais avec l'aide d'un voyageur comme monsieur Zéphyr, je suis sûr que nous pouvons y arriver.

— Mais c'est quoi un VOYAGEUR ?

— Les voyageurs sont des enfants aux pouvoirs extraordinaires, s'enflamma Sirius.

— Cassiopée pense que les voyageurs sont des enqueteurs, grommela-t-elle.

— N'écoutez pas cette rabat-joie. Les voyageurs sont les plus courageux et les plus formidables des enfants, s'époumonait Sirius. Les voyageurs possèdent le pouvoir des rêves ! Le pouvoir de réaliser tous les rêves. Le pouvoir de nous aider à fabriquer des rêves. Et surtout le pouvoir de voyager dans le royaume des rêves, de nous voir et de nous entendre. Car personne ne connaît notre existence comme je vous l'ai déjà expliqué.

Les adultes qui ne rêvent plus, le pouvoir des rêves... Les copains s'étaient fichus de moi à tort. Il ne m'avait jamais raconté de bobard, mon super-héros de papa. Mais si Sinus et Cassiopée se trompaient sur mon compte ?

— Désolé de vous décevoir mais vous devez faire erreur sur la personne, je répondis tête basse. Je ne pense pas être un garçon très courageux. Et puis je n'ai jamais rien réalisé d'extraordinaire, moi ! À part peut-être la fois où mon avion de papier avait volé de la fenêtre de ma classe jusqu'à l'entrée du gymnase. Tout le monde avait applaudi. Sauf la maîtresse.

— Monsieur Zéphyr est un voyageur, affirma Sirius. Aucun doute. Comme le petit garçon qui nous avait rendu visite il y a quelques mois. Vous souvenez-vous de ce voyageur, chère Cassiopée ? Il nous avait aidés à fabriquer une foultitude de rêves. Comment s'appelait-il déjà ? Ah zut alors, j'ai son prénom sur le bout de la langue.

— Bien sûr que Cassiopée se souvient. PFFF, Cassiopée n'a pas une mémoire de poisson rouge, elle ! bougonna-t-elle avec sa manière si particulière de jacter.

— Mais au fait comment fabrique-t-on un rêve ? je leur demandai, curieux et impatient.

— C'est très simple, Cassiopée va tout expliquer à Mòssieur le voyageur, ramena-t-elle sa fraise avec sa frimousse de pestouille. Tout d'abord, il faut...

TUUUUUUUUUUUUUUUUUUUUUUUUUUUUUUUT. Une alarme bruyante la coupa dans son élan.

— C'est la sonnerie du directeur de l'usine. Tout le monde est convoqué dans son bureau, s'inquiéta Sirius. Ce n'est pas très bon signe.

Tous les quatre (Sirius, Cassiopée, la binocle et moi), nous avons emprunté un deuxième toboggan ascensionnel pour nous rendre au dernier étage de l'usine. Le directeur, un enfant habillé en costume cravate, nous attendait dans son grand bureau aux murs recouverts de dessins. Sirius et Cassiopée me présentèrent rapidement. Le directeur les écoutait d'une oreille distraite. Il tremblait comme une feuille et transpirait à grosses gouttes.

— Mes chers amis, commença-t-il d'une voix hésitante. Je viens de m'entretenir avec le président directeur général en chef de toutes les usines à rêves. Notre production de rêves est en chute libre depuis bien trop longtemps. Cela me brise le cœur, mais sa décision est irrévocable : notre usine va fermer !

CHAPITRE 10

Les pensées positives

ZUT, ZUT, ZUT et RE ZUT ! Plus d'usine, plus de rêve pour mon papa... Après ce coup de tonnerre, plus personne ne mouftait. Soupe à la grimace pour tout le monde. Puis Cassiopée piqua une crise, une belle grosse crise. Elle pestouillait contre le directeur, pestouillait contre la binocle, pestouillait contre Sirius et pestouillait contre la Terre entière :

— C'est de votre faute tout ça ! Comment voulez-vous qu'un génie comme Cassiopée fabrique et livre des rêves avec une bande de branquignols pareille ?

Sirius n'en croyait pas ses oreilles bien dodues.

— C'est une blague chef, hein ? Vous nous taquinez ? Mais oui ! Sacré farceur, j'ai failli vous croire, se rassura-t-il en tapant dans le dos de la binocle.

— Malheureusement ce n'est pas une blague. Un mois ! s'énerva le directeur de l'usine. Un mois que vous n'avez pas livré un seul rêve !

— Mais... mais, que se passe-t-il ? je bégayai. Il y a un problème avec les adultes ?

Mains jointes dans le dos, le directeur faisait les cent pas dans son bureau.

— Hélas, les rêves ne font plus recette aujourd'hui, m'expliqua-t-il. Les adultes ne pensent plus qu'à leur fichu travail. Ils n'ont plus envie de rêver et perdent leur âme d'enfant de plus en plus tôt. Avant, on trouvait une usine à rêves dans chaque quartier. Aujourd'hui, il n'y en a plus qu'une seule pour toute la ville.

— Et surtout plus d'une centaine de personnes travaillaient ici, ronchonna la pestouille. Il n'en reste plus que trois maintenant ! Et encore, seule Cassiopée possède un diplôme en rêves. Sirius était le jardinier du parc de l'usine ! Et la binocle, le cuisinier ! En plus il ne verrait même pas un éléphant dans un couloir. Merci l'équipe de zygotos !

La binocle souriait bêtement et ses yeux roulaient dans tous les sens. Sirius, vexé comme un pou, se fâcha tout rouge :

— Madame Cassiopée est bien contente que le « jardinier » la promène sur son tracteur dans toute la ville pour livrer les rêves. Madame Cassiopée est bien contente que le « jardinier » prépare le jus de bonbon...

— Une centaine de personnes ! Mais où sont-ils passés ? je changeai de sujet.

— Ils sont tous partis chercher du travail à l'usine de cauchemars, se calma Sirius. Ils embauchent à tour de bras là-bas. Tu as peut-être aperçu la fumée noire et entendu le bruit effrayant de leurs machines ? Il paraît qu'ils fabriquent leurs cauchemars avec du jus de brocolis ! BEURK.

— Alors tout est fini ? Mon papa ne rêvera plus jamais ? je soupirai, bras ballants.

— Le voyageur a tout compris, se résigna Cassiopée.

— EURÊKA ! Mais bien sûr ! Le voyageur ! Monsieur Zéphyr est la solution à nos problèmes, chef ! s'écria Sirius.

— Comment ça ? demanda le directeur.

— Notre usine a déjà connu des heures sombres, expliqua Sirius. Souvenez-vous de la dernière fois. Nous étions désespérés. Plus aucun adulte ne voulait rêver. Et puis ce voyageur nous a aidés à fabriquer une tonne de rêves. Comment s'appelait ce petit garçon déjà ? J'ai encore son nom sur le bout de la langue. Bref. C'est un signe du destin. Monsieur Zéphyr est là pour sauver l'usine !

Le directeur arpentait de nouveau son bureau. Des petits pas en long, des petits pas en large, des petits pas en travers. Il marmonnait et se grattait la tête.

— Je vous donne une semaine ! Pas un jour de plus, annonça-t-il. Si dans une semaine vous n'avez pas fabriqué et livré un rêve, je ne pourrai plus m'opposer à la fermeture de l'usine.

Démarche de cow-boy, Sirius s'approcha de moi, puis cracha dans sa main droite !

— Si monsieur Zéphyr nous aide à sauver l'usine, nous fabriquerons le plus beau des rêves pour son papa, proposa-t-il en tendant sa main. Topez-la !

Sauver l'usine, rien que ça ! Moi, Zéphyr, petit bonhomme de même pas dix ans. Mais pour guérir mon papa, je me sentais pousser des ailes. Après une demi-seconde d'hésitation, je postillonnai fièrement sur ma main et serrai celle de Sirius.

Débordant d'enthousiasme, Sirius nous entraîna dans la grande salle des télévisions sans perdre une minute.

— M^ôsieur le voyageur, M^ôsieur le plus fort, M^ôsieur le sauveur de l'usine sait-il comment on fabrique un rêve ? me demanda Cassiopée avec son petit air de crâneuse.

La pestouille commençait à me taper sur les nerfs. À toujours ramener sa fraise, à me chercher des poux dans la tête et gnagnagna et gnagnagna...

— Non je ne sais pas comment on fabrique un rêve. J'attendais que Cassiopée m'explique, je grinçais des dents.

— Très bien. Cassiopée va commencer la leçon, se lança-t-elle. Pour fabriquer un bon rêve, il nous faut UNE PENSÉE POSITIVE.

Cassiopée parlait lentement, très très lentement. Comme si j'étais un bébé.

— Dans la journée, monsieur Zéphyr pense à des choses positives. Les dernières vacances à la mer, une partie de foot avec les copains, le goût délicieux d'une glace au chocolat... Eh bien, nous allons essayer de transformer ces moments heureux, ces pensées positives en rêves. Suis-je assez claire ? Monsieur le petit génie comprend-il ?

— Oui ça va, je marmonnai. Mais comment pouvez-vous connaître les pensées positives des adultes ?

— AH AH, c'est là que la binocle entre en jeu, continua Sirius. Grâce à ce centre de contrôle, nous surveillons tous les adultes de la ville. Chaque télévision est directement connectée à l'âme d'un adulte. À chaque pensée positive, un BIP retentit et un petit trait lumineux traverse l'écran concerné. Mais attention, une pensée positive ne dure qu'une poignée de secondes. Il faut vite appuyer sur le bouton de la manette pour l'attraper.

— Cool, c'est comme une sorte de jeu vidéo, je m'amusai. Et que se passe-t-il quand on en capture une ?

— Dès que nous avons attrapé le petit trait lumineux, un dessin représentant la pensée positive apparaît sur l'écran de la télévision, ajouta Cassiopée. Imaginons qu'un gourmand pense à son plat préféré. Alors, le dessin d'une pizza pourrait par exemple s'afficher.

— Voilà pour la première étape de la conception d'un rêve. Avant de t'expliquer la deuxième, il faut aider la binocle à capturer une pensée positive. Allez, tous au boulot ! s'enthousiasma Sirius.

On n'était pas sortis de l'auberge les amis ! Premièrement, la longueur de la pièce s'étirait à l'infini. Il y avait des centaines et des centaines de télévisions, des milliers peut-être ! Deuxièmement, il fallait être aussi rapide que l'éclair. À peine arrivé devant une télévision, le petit trait lumineux avait déjà disparu. Et troisièmement, je déteste courir !

Des heures et des heures à s'acharner. Impossible d'attraper une fichue pensée positive. La binocle trottait. Cassiopée pestouillait. Sirius transpirait à grosses gouttes. Moi, je commençais à me décourager.

Je n'en pouvais plus. Rincé. Exténué. Démotivé. Un dernier essai pour la route et j'arrête. Un coup de maître, un miracle !

— J'en ai attrapé une ! J'en ai attrapé une ! je hurlai de joie.

La binocle et Sirius me sautèrent dessus, encore plus heureux que moi.

— Alors monsieur Zéphyr ? Bibi avait raison ! Vous êtes un voyageur. Vous allez sauver l'usine grâce à vos pouvoirs ! triomphait ce dernier.

Cassiopée boudait dans son coin, déçue de ne pas avoir elle-même capturé une pensée positive.

« Madame Biquette ». Ce nom était inscrit sur l'étiquette collée en haut à droite de la télévision. Les yeux rivés sur l'écran, nous attendions avec impatience le dessin. Il s'afficha d'un coup. Un cœur !

CHAPITRE 11

Joe et Georgina Biquette

Dossier Rêve n°1432537700005363838006319

94630003Y3T3R539002U343662627

Joe Biquette / Georgina Biquette

RESUMÉ DE LA VIE DE MONSIEUR ET MADAME BIQUETTE :

La belle histoire d'amour de monsieur et madame Biquette commença un jour de rentrée scolaire.

Le petit Joe, timide et pas très bavard, débarquait dans une nouvelle école. À la récréation, assis sur un banc, il attendait désespérément que des copains viennent l'inviter à jouer. En vain. Une petite voix, douce et fluette, lui proposa alors un caramel. C'était Georgina. Sourire espiègle, frimousse d'ange et belle comme le jour. Le coup de foudre entre les deux tourtereaux fut immédiat. L'amour. Le vrai, l'unique. Celui que l'on rencontre une seule fois dans une vie. Joe et Georgina jurèrent de s'aimer toute leur vie. Malheureusement, le destin les sépara une première fois. Joe déménagea à l'autre bout du continent à cause du travail de son papa. Georgina lui promit de ne jamais aimer quelqu'un d'autre. Joe lui promit de la retrouver une fois adulte.

Les années passèrent. Le jeune Joe était devenu un des apprentis pâtissiers les plus prometteurs de sa génération. Sa spécialité ? Le caramel, bien évidemment. Ce petit bonbon que Georgina lui avait offert le jour de leur première rencontre. Sa forme rigolote, sa couleur marron, son goût sucré... tout lui rappelait son amour éternel.

La jeune Georgina, passionnée par les animaux, effectuait un stage dans un zoo. Elle s'occupait de l'enclos des crokoalas. Elle nourrissait et soignait ces drôles de bêtes. Les crokoalas ressemblaient à des tout petits crocodiles. Inoffensifs et très affectueux, leurs corps étaient recouverts d'une épaisse fourrure grise, comme des koalas. De véritables boules de poils. Ils vivaient dans les arbres et se nourrissaient exclusivement de feuilles d'eucalyptus.

Le jour de ses dix-huit ans et après son diplôme de meilleur pâtissier de la planète, Joe refusa toutes les offres de travail des plus grandes et renommées pâtisseries. L'heure était enfin venue de retrouver sa dulcinée. Il enfourcha son vélo, traversa vingt-huit pays et avala les 1 354 653 kilomètres le séparant de sa Georgina. Six mois plus tard, exténué et des ampoules plein les pieds, Joe arriva à

destination : le zoo. Une décharge électrique traversa le corps de Georgina. Elle ressentait la présence de son bien-aimé. Il était enfin venu la chercher. Elle se précipita vers l'entrée du zoo. Joe se précipita vers le parc des crokoalas. Au détour d'un virage, entre l'enclos des ouistitigres et des chatons laveurs, BOUM, ils se télescopèrent. Les fesses par terre, les yeux rougis par l'émotion, ils se dévisagèrent de longues minutes sans parler. En se tenant tendrement les mains. Parfois, il existe des silences bien plus parlants que des mots. Parfois, il n'existe pas de mots assez forts pour exprimer ce que l'on ressent. Alors, autant se taire.

Pendant de nombreuses années, Joe et Georgina menèrent une vie heureuse. Joe créa sa propre usine pour fabriquer toutes sortes de caramels plus originaux les uns que les autres. Un modèle particulier rencontra un succès fulgurant dans le monde entier. Les caramels en forme de crokoalas.

Puis la vie sépara une deuxième fois Joe et Georgina. Par une triste matinée d'hiver, les employés de l'usine retrouvèrent ce pauvre Joe collé au plafond. Le malheureux était tombé dans la cuve de caramel. Son corps sans vie et gonflé comme un ballon s'était envolé, seulement retenu par le plafond de l'usine. Un sourire figé habillait son visage pour l'éternité. Peut-être à cause du goût du caramel qu'il aimait tant. Peut-être à cause du sentiment d'avoir vécu la plus heureuse des vies aux côtés de la plus formidable des femmes, Georgina.

Tout le monde s'accordait à dire que monsieur Biquette avait eu une belle fin. Tout le monde sauf une personne. Madame Biquette. La vie lui arrachait une seconde fois sa seule raison de vivre. Ce jour-là, le bonheur s'envola définitivement. Et plus aucun rêve n'illumina jamais ses nuits.

Une fois la lecture terminée, Cassiopée referma le dossier rêve et le rangea à sa place, juste derrière la télévision.

— Un cœur... réfléchissait-elle à haute voix. Madame Biquette a peut-être envie de tomber amoureuse ? Mais de qui ?

— Un rêve d'amour ? Ça va pas être de la tarte. Elle était folle amoureuse de son Joe, releva Sirius. Vous avez une idée, monsieur Zéphyr ?

Un large sourire colorait mon visage. Bien sûr que j'avais ma petite idée. Coup de bol incroyable, je connaissais bien madame Biquette !

Cette vieille dame, aussi tristounette que gentille, habitait à trois rues de chez moi. Je la croisais chaque jour sur le chemin de l'école. Bavarde comme une pie, elle me posait toujours une flopée de questions : « Est-ce que je travaillais bien à l'école ? Est-ce que j'étais sage à la maison ? Est-ce que mes parents se portaient bien... » Puis, les larmes aux yeux, elle me confiait que ma gentillesse, mon regard coquin et ma bouille lui rappelaient son Joe.

Les journées de madame Biquette étaient réglées comme du papier à musique. Tous les matins, elle flânait devant l'animalerie de monsieur Konstantinos Gastéropodis. Du trottoir, elle contemplait de longues minutes l'aquarium de la vitrine. Un joli poisson rouge nageait, zigzaguait et frétillait devant ses yeux attendris. Elle collait son nez contre la vitrine, souriait et lui taillait une bavette ! Un peu zinzin aussi, madame Biquette !

Monsieur Gastéropodis, cheveux gominés, fine moustache en boucle et accent chantant du Sud, l'invitait toujours à entrer dans sa boutique. Il vendait et dressait des bestioles gluantes et rampantes. Son spectacle d'escargots trapézistes était connu dans le monde entier ! Il avait dressé ses drôles de petites bêtes à sauter de trapèze en trapèze en s'accrochant par les antennes !

— Et vous pensez que madame Biquette rêverait d'amour pour monsieur Gastéropodis ? me demanda Sirius.

— J'y connais pas grand-chose en amour mais je crois bien que oui, je lui répondis en haussant les épaules.

Convaincus par mon idée, Cassiopée et Sirius gesticulaient dans tous les sens.

— Cassiopée va révéler le secret de LA FABRICATION D'UN RÊVE. Mòssieur le voyageur, Mòssieur le petit génie doit jurer de ne jamais cafter, exigea la pestouille.

— Je le jure, je le jure, je trépignai. Alors, alors ? Comment fabrique-t-on un rêve ?

Cassiopée et Sirius me regardèrent bizarrement puis rigolèrent comme des baleines, de bonnes grosses baleines facétieuses.

— HIPS. Quoi, qu'est-ce qu'il y a ? HIPS. Pourquoi vous vous moquez de moi ? HIPS.

— Je crois que nous allons attendre votre prochain voyage, sourit Sirius.

De la fumée bleue puante s'échappait de mes narines et mes oreilles. L'effet du cocktail des rêves se dissipait. Quelques secondes plus tard, je sombrai dans un profond sommeil.

CHAPITRE 12

Un rêve d'amour pour madame Biquette

Le lendemain matin, affalé sur mon pupitre, le visage caché derrière un énorme manuel scolaire, je dormais profondément. Nicolas, assis juste à côté de moi, constata rapidement mon léger coup de fatigue. Après quelques rires étouffés, il gribouilla des boulettes de papier et les balança aux quatre coins de la classe pour répandre la nouvelle. Un murmure bruyant et amusé se propagea rapidement. Notre maîtresse, madame Démon (oui, je vous jure c'est son vrai nom !), remarqua rapidement ce léger chahut. Il ne lui fallut pas plus de quelques secondes pour en trouver l'origine.

— Monsieur Paul-Hubert-Isidore-Louis-Octave-Ulysse ? Monsieur Zéphyr ? m'interpella-t-elle.

Je me réveillai en sursaut, bondis de mon pupitre et hurlai un charabia incompréhensible

— JE SUIS UN VOYAGEUR ET JE VAIS SAUVER L'USINE À RÊVES !

Tous les élèves de la classe, pris de bruyants fous rires, se moquaient de moi. Madame Démon me lança un regard noir et m'envoya au coin.

Mon deuxième retour du royaume des rêves avait été encore plus difficile que le premier. Réveil douloureux + retour à l'école = grosse fatigue et mauvaise humeur. Comme vous l'imaginez, la leçon d'histoire-géométrie avait eu rapidement

raison de mon manque de sommeil. Une petite sieste qui n'était pas vraiment, c'est le moins que l'on puisse dire, du goût de madame Démon. Mon délit de toupillage avait été sévèrement réprimandé. Ma punition ? Copier dans mon cahier 16242 fois :

« Je me repose pendant les vacances, je ne dors pas à l'école. »

Chez Monsieur Hantz. Après l'école, j'avais directement foncé chez le vieux loup-garou. Impatient de lui raconter les détails de mon dernier voyage au royaume des rêves.

DRING DRING... Cinq bonnes minutes que je sonnais à la porte. Aucune réponse. Pourtant, j'entendais de la musique et du bazar. Je pénétrai dans la maison et déambulai jusqu'au salon. Les yeux grands ouverts et bouche bée, je contemplai un spectacle assez étonnant. Boudiné dans un justaucorps et vêtu d'un tutu et de ballerines, Monsieur Hantz effectuait des entrechats au rythme d'une musique entraînante. Sourire espiègle, il ne semblait même pas remarquer ma présence.

— YOUHOU, YOUHOU, monsieur Hantz, je suis là !

Il jeta un rapide coup d'œil dans ma direction sans s'arrêter de danser.

— Bonjour Nestor, lança-t-il avec une étonnante voix d'enfant. Viens danser avec moi, je répète la chorégraphie pour le spectacle de fin d'année.

Mais qu'est-ce qu'il baragouinait ce vieux fou ?

— Monsieur Hantz ? Monsieur Hantz !

La musique cessa, il me regarda. Immobile. Regard perdu et d'une infinie tristesse.

— Mais, mais... bégaya-t-il, toujours avec cette drôle de voix d'enfant. Je dois encore répéter, sinon je vais me faire gronder.

— C'est moi, monsieur Hantz ! Zéphyr ! Vous m'avez donné votre livre de recettes magiques. Le cocktail des rêves, vous vous souvenez ?

Cette fois-ci, une expression de confusion se fraya un chemin entre ses poils et se dessina sur son visage. Tout rouge, il attrapa son cahier qui traînait sur le rebord de la table. Après quelques secondes de lecture, il me dévisagea longuement puis examina avec honte sa tenue de danseur.

— OUI BON, ÇA VA ! J’AIME BIEN ME DÉGUISER DE TEMPS EN TEMPS. ON VA PAS EN FAIRE TOUTE UNE CHOUCROUTE ! vociféra monsieur Hantz.

Complètement toqué, vraiment zinzin ce vieux fou. Bref, je m’empressai de lui dresser mon rapport :

— Ce n’était pas un rêve ! Le cocktail des rêves permet de voyager dans un monde magique ! Un monde secret. Personne ne connaît son existence et personne ne peut s’y rendre. À part moi, car je suis doué du pouvoir des rêves, je suis un voyageur ! Ce sont des enfants de ce monde magique qui me l’ont dit. Ils s’appellent Cassiopée et...

— Sirius ! me coupa Monsieur Hantz.

— Ben ça alors ! Comment vous connaissez leurs noms ? Vous avez déjà voyagé dans ce monde magique ?

Le vieil ours déguisé en danseuse étoile tournait en rond et se frottait le crâne avec ses deux mains.

— Je ne sais pas, je ne sais plus, je suis fatigué. Et je te l’ai déjà dit ; tu m’enquiquines avec toutes tes questions.

Je n’insistai pas. Les colères de ce vieux fou me filaient encore sacrément la pétoche. Je lui racontai rapidement ma découverte de l’usine à rêves, sa possible fermeture et la préparation d’un rêve pour madame Biquette. Avec distance et sans entrain, monsieur Hantz nota tous les détails de mon histoire avant de me fichier à la porte.

Royaume des rêves. L’étrange comportement de Monsieur Hantz n’avait en rien découragé mon envie de rejoindre mes nouveaux amis. Ni mon impatience de percer les mystères de la fabrication d’un rêve. À minuit pile poil, j’avais donc ingurgité une nouvelle fois le succulent cocktail des rêves.

Mes camarades m’attendaient patiemment. Excités, eux aussi, à l’idée de fabriquer un rêve pour madame Biquette et ainsi sauver l’usine.

Cassiopée s’approcha de moi avec son petit air supérieur de première de la classe.

— Où en étions-nous déjà ? Ah oui, la fabrication d'un rêve. Alors pour fabriquer un beau rêve, tout d'abord il faut une jolie feuille de papier, commença-t-elle. Ensuite il faut un crayon rouge. Un crayon vert. Un crayon jaune. Un crayon bleu. Un crayon orange. Un crayon gris. Un crayon noir. Un crayon violet. Un crayon marron. Un crayon rose. Et une gomme bien évidemment !

— Et n'oublions pas le jus de bonbon ! ajouta Sirius.

Dans la salle de classe, Cassiopée s'installa derrière son bureau et Sirius prépara le matériel de chimie. La pestouille dessinait avec application. Je l'épiais du coin de l'œil. Elle gribouillait comme un enfant de trois ans ! Je n'avais jamais vu un dessin aussi moche ! Un bonhomme avec des traits pour les bras et les jambes, et des ronds pour le ventre et la tête ! Et à ses pieds, des petits trucs en forme de spirales.

— Et voilà, le dessin avec monsieur Gastéropodis et les escargots est terminé ! fanfaronna Cassiopée en brandissant sa feuille de papier. Et vous, mon cher Sirius ? Le jus de bonbon est-il préparé ?

— Affirmatif, répondit ce dernier en versant un liquide de couleur rose encore fumant dans une fiole en verre.

Cassiopée attrapa un cartable d'écolier. À l'intérieur, elle rangea son dessin tout moche, un entonnoir, la fiole de jus de bonbon et trois paires de lunettes de soleil !

— Et maintenant, direction chez madame Biquette pour LA LIVRAISON DU RÊVE ! s'exclama-t-elle.

Le calme régnait chez madame Biquette. Elle dormait avec un pyjama à rayures et un bonnet à pompon sur la tête. Je piaffais d'impatience. Même si je n'avais pas compris grand-chose à la fabrication du rêve.

Fiole et entonnoir à la main, Sirius se pencha au-dessus de la vieille dame.

— Mais qu'est-ce que vous faites ? je m'inquiétai. Vous allez l'empoisonner ?

— Mais non monsieur Zéphyr, se bidonna Sirius. L'âme d'enfant d'un adulte est cachée quelque part au fond du cerveau. Pour la stimuler et la réveiller, il faut beaucoup de câlins !

— Des câlins ?

— Les câlins rappellent le plus l'enfance, n'est-ce pas ? me demanda Sirius.

— Une forte dose de jus de tendresse stimule l'âme d'enfant et l'imagination des adultes. Et si nous avons fabriqué un beau rêve, alors ils rêveront, ajouta Cassiopée.

Cassiopée sortit de sa poche un petit sachet de poudre dorée.

— C'est quoi ? je demandai avec curiosité.

— De la poudre de perlimpinpin ! répondit-elle. Une poudre merveilleuse ! Magique ! Elle donne vie aux rêves.

La pestouille saupoudra la feuille, l'agita très fort puis la balança sur le mur en face du lit de madame Biquette. Le dessin s'enfonça puis disparut dans la tapisserie, comme avalé par le mur ! Sirius m'ordonna de chausser mes lunettes de soleil. Le sol tremblait sous mes pieds. Un grondement infernal résonnait dans la chambre. Des rayons lumineux transperçaient les murs, le sol et le plafond. Une lumière aveuglante se diffusait dans toute la pièce.

— Maintenant ! hurla Cassiopée en se protégeant les yeux malgré ses lunettes de soleil.

Sirius enfourna l'entonnoir dans le gosier de la vieille dame puis versa la moitié de la fiole de jus de bonbon. Après un glouglou bruyant, de la fumée rose s'échappait des oreilles de madame Biquette. Merveilleux ! La pièce se transformait par magie. Les murs, le sol et le plafond de la chambre ondulaient, disparaissaient et laissaient place... à la boutique de monsieur Gastéropodis ! Le lit de madame Biquette flottait au milieu de ce nouveau décor.

— Alors, alors ? demandait Cassiopée.

— Toujours rien, pestait Sirius en soulevant les paupières de madame Biquette. Ses pupilles sont toujours blanches. Elles ne s'empourprent pas !

— Versez tout, cria Cassiopée.

Sirius s'exécuta sans broncher. La totalité du jus de bonbon s'écoula dans l'entonnoir.

Monsieur Gastéropodis souriait de toutes ses dents et se frisait la moustache avec les doigts. Avec son accent chantant, il flattait madame Biquette, et dévoilait les derniers tours qu'il avait enseignés à ses escargots acrobates.

— Elle n'écarquille toujours pas les yeux. Elle refuse de rêver ! cria Sirius.

— Vite, vite, le rêve se termine, paniquait Cassiopée.

Monsieur Gastéropodis ne parlait plus, ne bougeait plus. Sa silhouette disparaissait. Le sol et le plafond de la chambre remplaçaient petit à petit le décor de la boutique. Le mur recracha le dessin de Cassiopée. Le rêve était terminé !

Trop tard ! Madame Biquette n'avait pas rêvé d'amour pour monsieur Gastéropodis. Un échec...

CHAPITRE 13

Le poisson bavard

Dernier jour avant la fermeture de l'usine. Après l'échec du rêve d'amour de madame Biquette et monsieur Gastéropodis, j'étais retourné chaque nuit à l'usine pour fabriquer de nouveaux rêves. Hélas, toutes les livraisons s'étaient soldées par des échecs. Il ne restait plus qu'une dernière nuit avant la fermeture définitive de l'usine. Chez monsieur Hantz, nous cherchions en vain une nouvelle idée de rêve pour madame Biquette.

Le vieux loup-garou râlait, ronchonnait, pestait et grognait :

— Mais pourquoi cette vieille chouette refuse-t-elle de rêver ? Pourquoi tous les rêves ont-ils échoué cette semaine ?

Il y avait d'abord eu monsieur Nestor, le professeur de valse acrobatique. Malgré sa jambe en bois, il dansait à la perfection. Madame Biquette ne manquait jamais une seule de ses leçons. Rien à faire, elle n'avait pas rêvé d'amour pour lui. Un nouvel échec. Il y avait eu aussi monsieur Albert, du club de lecture. Un homme très cultivé mais muet de naissance. Madame Biquette ne manquait jamais une

séance et le félicitait toujours pour ses choix de livres. Rien à faire, elle n'avait pas rêvé d'amour pour lui. Un nouvel échec.

— Et monsieur Marcelin, son coiffeur borgne ? me demanda monsieur Hantz. Le rêve a-t-il fonctionné, Saphir ?

Madame Biquette n'avait pas non plus rêvé d'amour pour monsieur Marcelin.

La fabrication de ce fichu rêve m'inquiétait autant que le comportement étrange de monsieur Hantz. Depuis quelques jours, ce vieux zinzin écorchait souvent mon prénom. Il radotait de plus en plus et me posait toujours les mêmes questions. Sa santé me préoccupait. Le moindre effort le lessivait. Avec sa peau fripée comme une crêpe, il ressemblait à un vieux chnoque tout raplapla.

Je me creusais les méninges pour dégoter une dernière idée de rêve. Peine perdue. Monsieur Hantz farfouillait dans ses cahiers. Peine perdue.

— C'est trop tard, je désespérai. Tout est fini, l'usine va fermer et je ne pourrais jamais guérir mon papa.

— L'amour, l'amour, soupira monsieur Hantz en nourrissant son énorme poisson rouge avec des croquettes pour chien ! Tu sais mon cher Fakir, certaines personnes ne connaissent qu'un seul grand amour dans leur vie.

L'amour, le grand amour... Une ribambelle d'images défilait à toute vitesse dans mon ciboulot : la belle histoire de Joe et Georgina, madame Biquette et le poisson rouge, tous les rêves fabriqués pour rien... Tête basse, je ruminais et tournais en rond. Mon cerveau bouillonnait. Pendant ce temps-là, monsieur Hantz parlait à son petit animal. Comme madame Biquette lorsqu'elle tapait la causette au poisson rouge de la vitrine du magasin de monsieur Gastéropodis. Comme madame Biquette...

— Mais oui ! Bon sang de bonsoir ! EURÊKA ! je triomphai.

— Ben quoi ! Qu'est-ce que j'ai dit ? Qu'est-ce que j'ai fait ? s'étonna le vieux zinzin.

— Monsieur Hantz, vous êtes un génie !

Usine à rêves, dernière nuit avant la fermeture. Sans le savoir, monsieur Hantz m'avait donné une formidable idée de rêve. Cette nuit-là, la nuit des derniers espoirs, j'étais donc reparti au royaume des rêves. Le moral regonflé à bloc.

Arrivé à l'usine à rêves, l'ambiance n'était pas à la rigolade. Mes compagnons pliaient bagage. Prêts à quitter définitivement les lieux. La binocle éteignait les télévisions les unes après les autres. Cassiopée rangeait tous les crayons dans sa trousse. Sirius déposait tout le matériel de chimie dans un carton. Ils me saluèrent du bout des lèvres.

Mon idée de fabrication de rêve ne pouvait se réaliser qu'à une seule condition. Je questionnai mes amis à ce sujet :

— Est-ce que les animaux peuvent parler dans les rêves ?

— Oui, me répondit timidement Cassiopée sans même se retourner.

— Vous voulez voir notre ménagerie, monsieur Zéphyr ? me demanda Sirius. Ça me changera les idées.

Le garçon à la bouille joufflue m'accompagna à l'extérieur de l'usine, juste derrière le bâtiment principal. Le spacieux hangar réservé aux animaux était silencieux et tous les enclos vides.

— Eh bien, justement c'est l'heure de la classe.

— Mais pourquoi les animaux vont-ils à l'école ? je lui demandai.

— Eh bien pour apprendre à parler, pardi ! rigola enfin Sirius.

Cette classe à ciel ouvert réunissait toutes sortes d'animaux, assis derrière des pupitres d'écolier. Il y avait là les riquiquis : lapins, marmottes, écureuils... Mais aussi les maousses costauds : éléphants, hippopotames, rhinocéros... Et enfin les originaux : les crokoalas, les chatons laveurs, les ouistitigres, les hibouquetins, les dromamouths... Au milieu de ces élèves bruyants et dissipés, un perroquet jouait au maître d'école :

— Monsieur Sam, merci de vous présenter, lança-t-il avec autorité.

Un hippopotame se leva et prit la parole. Enfin, il essaya...

— BON JOUR JE JE SUIS SAM L'HITOPOPA... EUH NON L'HIPAPOTITAM...

— Mais pourquoi monsieur Zéphyr voulait-il savoir si les animaux peuvent parler dans les rêves ? me demanda Sirius.

— J'ai trouvé une idée de rêve pour madame Biquette ! je frimai.

— Avec des animaux ! ?

— Faites-moi confiance. Madame Biquette rêvera et l'usine sera sauvée ! Au boulot !

Cette nuit-là, les effets du cocktail des rêves avaient duré assez longtemps pour réaliser mon idée. Je m'étais endormi juste après avoir rempli ma mission. Vous voulez connaître mon idée de rêve ? Vous voulez savoir si Georgina a rêvé d'amour ? Patience, nous allons bientôt le découvrir.

Le lendemain après l'école, madame Biquette, d'humeur pétillante, accompagnait monsieur Gastéropodis jusqu'au portail.

— Si vous avez le moindre souci avec les aquariums, venez me voir à la boutique, proposa ce dernier en la saluant.

Madame Biquette regagnait sa maison quand elle remarqua ma présence.

— Bonjour, mon petit Zéphyr. Alors comment s'est passée cette journée à l'école ? me demanda-t-elle d'une voix pimpante.

— Très bien, comme...

Sans même me laisser finir, elle m'attrapa par la main et m'entraîna vers la porte d'entrée.

— J'ai quelque chose à te montrer, murmura-t-elle, des étoiles plein les yeux.

À peine entré dans la maison, le sourire de la victoire illumina mon visage. Je ne pouvais pas espérer mieux... Il y avait des aquariums dans chaque pièce ! Dans la cuisine, dans le salon, dans la chambre et même dans les toilettes. Ils étaient tous reliés entre eux par des tubes en verre remplis d'eau, fixés aux murs et au plafond. Un poisson rouge se baladait d'aquarium en aquarium en se faufilant dans les tubes en verre.

— J'ai fait un rêve extraordinaire cette nuit ! s'enthousiasma madame Biquette.

— Ah bon ! j'exagérerai avec un petit sourire en coin.

— J’ai rêvé que le poisson rouge de l’animalerie de monsieur Gastéropodis me parlait. C’était Joe !

— Comment ça, Joe ? je fis semblant de ne pas comprendre.

— Joe ! Mon Joe ! Mon amour ! Transformé en poisson rouge, il était descendu du paradis pour veiller sur moi !

— Ben ça alors, c’est incroyable ! je jouai la comédie.

— Oh je sais bien que ce n’était qu’un rêve. Je sais bien que ce poisson n’est pas vraiment mon Joe. Mais il me tient compagnie, me redonne le sourire et me rappelle mon Joe grâce à ce rêve. Tu dois me prendre pour une folle ? rougit-elle.

— Oh non, madame Biquette, je rigolai.

— Tu es un vrai petit ange, me répondit-elle en déposant un tendre baiser sur ma joue.

Le cœur léger, j’enfourchai mon vélo en promettant de revenir la voir demain. Notre rêve avait fonctionné comme sur des roulettes et l’usine était enfin sauvée. Monsieur Hantz avait raison. Madame Biquette ne voulait pas d’un nouvel amoureux. Mais seulement rêver, d’une manière ou d’une autre, de son Joe et se souvenir encore plus fort de lui. C’est en le voyant parler avec son énorme poisson rouge que l’idée m’était venue. Nous avons fabriqué un rêve où le poisson de l’animalerie de monsieur Gastéropodis parlait à madame Biquette comme s’il était la réincarnation de son Joe d’amour. Bingo, Georgina avait rêvé en un claquement de doigts. Elle avait retrouvé un peu de bonheur et ravivé la flamme de son amour éternel.

Et maintenant direction chez monsieur Hantz. La veille, avant de partir de chez lui, il m’avait confié ceci :

— Reviens vite me voir demain, j’ai trouvé une super idée de rêve pour que ton papa retrouve son pouvoir et sa joie de vivre !

CHAPITRE 14

Adieu monsieur Hantz, bonjour Hantz

PIMPOM PIMPOM ! La sirène de l'ambulance garée devant chez monsieur Hantz retentissait dans tout le quartier. Deux bonshommes s'engouffraient dans sa maison de traviole en poussant un lit monté sur roulettes. Le cœur battant, je bazardai mon vélo à terre et fonçai droit vers l'entrée. Mais que se passait-il ? Monsieur Hantz s'était peut-être ramassé un gadin dans ses escaliers biscornus ?

Devant la porte, un monsieur ventripotent croquait à pleines quenottes dans un sandwich. Son énorme ventre, saucissonné dans une blouse blanche, débordait de partout. Un docteur !

Je déteste les docteurs...

— Qui êtes-vous ? Que faites-vous ici ? Où est monsieur Hantz ? Il va bien ? je le mitraillai de questions, à bout de souffle.

— Tu dois être Zéphyr ? me demanda-t-il, la bouche pleine.

— Oui, c'est moi ! Comment le savez-vous ?

— Monsieur Hantz m'a souvent parlé de toi ces derniers temps. Tu l'as beaucoup aidé à lutter contre sa terrible maladie, me dit-il entre deux bouchées.

— Mais quelle maladie ? De quoi parlez-vous ? je le questionnai, la gorge serrée.

Le visage grave, le docteur enfourna le dernier morceau de sandwich et me raconta la triste vérité.

— Monsieur Hantz perdait la mémoire ! Une curieuse maladie. Son cerveau fatigué ressemblait à une grosse passoire. Mis à part quelques rares exceptions comme sa passion pour la danse, la plupart de ses souvenirs d'enfance s'étaient envolés pour toujours. Pire encore, les souvenirs les plus récents s'évanouissaient en un claquement de doigts. En quelques minutes, il oubliait sa journée d'hier et même sa balade du matin. Voilà pourquoi il écorchait souvent mon prénom et radotait à longueur de journée.

Au début, monsieur Hantz suivait un traitement pour ralentir cette maladie. Hélas, ces médicaments provoquaient des effets secondaires très désagréables. Des poils de bête sauvage poussaient partout sur son corps ! Monsieur Hantz ne supportait pas d'être dévisagé comme un monstre. Il avait donc préféré arrêter les médicaments avant que son visage ne soit recouvert de poils. Voilà l'origine de sa réputation de loup-garou.

Monsieur Hantz avait trouvé une solution astucieuse pour lutter contre sa maladie. Ses fichus cahiers de toutes les couleurs ! Vous ne devinez jamais ! Il écrivait le roman de sa vie sur ces pages blanches à petits carreaux. Le chemin de ses balades, les prénoms de toutes les personnes rencontrées, leurs conversations à la virgule près, ses repas... toute sa vie. Quand sa mémoire lui jouait des tours, il lui suffisait de consulter ses cahiers pour se souvenir. Voilà pourquoi il passait son temps à gribouiller et lire ses cahiers.

Il n'était pas maboul mais malade. Pauvre monsieur Hantz.

— Mais pourquoi vous êtes là puisqu'il se soigne tout seul ? je demandai, encore déboussolé par cette triste histoire.

— Notre cher Hantz est un vieux monsieur très fatigué, répondit le docteur en essuyant ses paluches bien grasses sur la blouse blanche. Sans médicament, sa santé s'est détériorée. Ses cahiers ne suffisent plus. Sa mémoire s'est définitivement envolée. Nous devons l'amener d'urgence à l'hôpital.

— Mais, mais... je peux lui parler quand même, j'ai encore plein de choses à lui raconter et à lui demander, je bégayai.

— Je ne préfère pas, mon garçon, tu risques d'avoir beaucoup de chagrin, m'avertit le docteur.

Les deux bonshommes évacuaient monsieur Hantz sur le lit roulant. Je me ruai vers lui.

— Monsieur Hantz ! C'est pas vrai tout ce qu'a dit le docteur, hein ? je sanglotai en serrant fort sa main.

Monsieur Hantz me dévisagea quelques secondes, lâcha ma main puis entra dans une colère noire :

— Fiche-moi la paix toi et ta bande de sales mioches. Si vous continuez à m’embêter, je vais le dire à la maîtresse !

La bouille lessivée et le regard dans le zig, il beuglait contre la Terre entière.

— Monsieur Hantz nous fait une blague. Je vais chercher ses cahiers. Tout va s’arranger, vous allez voir, je me persuadai en séchant mes larmes.

Le docteur me retenait par le bras et ferma la porte à clé.

— C’est trop tard, mon garçon. Monsieur Hantz va bientôt nous quitter.

— Nous quitter ? Mais pour aller où ? je refusai de comprendre.

Le docteur ne répondit pas et regagna l’ambulance. Toutes sirènes hurlantes, je regardai le véhicule et mon vieil ami s’éloigner. Pour toujours...

Ma grande peine m’avait traîné difficilement jusqu’à la maison. L’estomac noué et les larmes aux yeux, je pensais très fort à monsieur Hantz. Bon c’est vrai que ses crises de colère pouvaient décoiffer un chauve. Mais je crois que c’était surtout un homme triste à cause de sa maladie et un vrai gentil malgré son air de vieil ours mal léché. Surtout, il était devenu mon ami. Dans le salon, papa pantouflait dans son fauteuil. Comme d’habitude. Debout derrière lui, maman caressait ses cheveux coiffés de traviole sans rien dire mais avec le sourire, un sourire triste. Elle me fit signe d’approcher et m’enlaça tendrement.

— Tout va s’arranger, mon chéri, me promit-elle en guidant ma main jusqu’à l’épaule de papa.

Malgré le silence de ce dernier, une larme coulait le long de son visage impassible. Mais il restait silencieux.

La tristesse et la colère se mélangeaient dans mon estomac. Mais aussi la détermination.

— Ne t’inquiète pas maman, je vais tout arranger. Tout sera bientôt fini. Il me reste seulement une dernière chose à régler.

En retour, elle m’offrit un sourire et un baiser sur le front.

Cette nuit-là, plus motivé que jamais, je décidai de voyager une nouvelle fois au royaume des rêves. Le cocktail des rêves ne m’avait même pas fait grimacer

cette fois. Sur mon vélo, j'avais pédalé à toute vitesse, sans profiter du spectacle des étoiles et de l'arc-en-ciel, pour rejoindre l'usine à rêves.

Le visage fermé, je poussai la porte d'entrée. L'usine était plongée dans le noir et le silence. La lumière s'alluma d'un coup. Cassiopée, Sirius, la binocle et le directeur de l'usine, affublés de chapeaux pointus en carton, jetaient des cotillons et chantaient en chœur : « Bravo monsieur Zéphyr, notre sauveur ! ». Une fête surprise en mon honneur. Tout le monde me félicitait chaudement et me remerciait. Même la pestouille ! Mais moi, je n'étais pas d'humeur « youp la la ». Mes yeux humides et rougis trahissaient mon chagrin.

— Mais pourquoi êtes-vous malheureux, monsieur Zéphyr ? demanda Sirius. Nous avons sauvé l'usine. Et maintenant nous allons fabriquer le plus beau des rêves pour votre papa.

La gorge serrée, je racontais cette triste histoire. L'histoire d'un loup-garou un peu dingo. L'histoire d'un vieux ronchon au cœur tendre qui perdait la mémoire. Mais surtout, l'histoire d'un ami qui m'avait aidé à devenir un voyageur et à sauver l'usine. Sans lui, rien n'aurait été possible.

— Vous devez m'aider, il faut le guérir. C'est aussi grâce à lui que l'usine a été sauvée. Il faut faire quelque chose. S'il vous plaît, je les suppliai.

— Hélas nous ne pouvons rien faire pour votre ami, s'excusa le directeur. Nous fabriquons des rêves, pas des souvenirs.

— J'ai peut-être une idée ! lança Sirius. Je ne vous garantis rien, mais nous devons tenter le coup...

Une forte odeur empestait la chambre d'hôpital de monsieur Hantz. Un mélange d'œuf moisi et de chaussette puante. BEURK ! Je déteste les hôpitaux...

Étriqué dans un lit aussi grand qu'un mouchoir de poche, monsieur Hantz ronflait en sourdine. Un léger sifflement s'échappait de sa bouche entrouverte. Les sourcils froncés jusqu'aux oreilles, il ronchonnait même pendant son sommeil ! À pas de loup, nous approchions de son lit. Les popotins de Cassiopée et Sirius

s'installèrent à gauche de monsieur Hantz. Le mien à droite. Une bouteille de jus de bonbon à la main, Sirius enfourna l'entonnoir dans le gosier de mon vieil ami.

— Attention, la mixture est bien plus forte que d'habitude, nous avertit Sirius en déversant la moitié de la bouteille dans l'entonnoir. Une très forte dose de sucre réveillera peut-être sa mémoire. Nous devons tous nous tenir la main et boire du jus de bonbon. Si nous unissons nos forces, alors nous sauverons peut-être l'ami de Zéphyr. À nous maintenant ! ordonna-t-il.

GLOU GLOU, Sirius et Cassiopée ingurgitèrent une grande rasade sans sourciller. À mon tour, je sifflai les dernières gouttes de la bouteille. BEURK ! J'avais l'impression de boire un grand verre de grenadine, mais sans eau. Sirius attrapa la main de monsieur Hantz, puis celle de Cassiopée qui me donna à son tour la sienne. Le souffle court, j'empoignai la deuxième main de monsieur Hantz. Nous formions une ronde.

Des décharges électriques traversaient mon corps aussi musclé qu'une chips. Incroyable ! Les souvenirs de monsieur Hantz défilaient dans ma tête de pioche ! Merveilleux ! Ses souvenirs d'école, ses souvenirs de danse, ses souvenirs heureux, ses souvenirs tristes et même ses souvenirs avec moi !

Dans son sommeil, monsieur Hantz se tortillait comme un ver de terre. Ses paupières remuaient de plus en plus vite. Il ouvrit un œil. Puis l'autre.

— Mais qu'est-ce que je fais ici ? Si c'est encore un de tes mauvais tours Zéphyr, je ne donne pas cher de ta peau. Surtout que je suis affamé ! grogna-t-il, comme au bon vieux temps.

Pas de doute, mon monsieur Hantz était bien de retour. Pour mon plus grand bonheur.

L'instant d'après, il semblait hypnotisé. Les yeux exorbités et la bouche entrouverte, il remuait ses bras, ses mains et ses doigts dans le vide. Ses souvenirs défilaient dans sa tête comme un film. Il essayait de toucher et d'attraper toutes ces images pour ne plus jamais les oublier. Puis des larmes coulèrent le long de ses joues. Des larmes de joie.

— Je me souviens de tout ! Toute ma vie ! Comment as-tu réussi ce miracle ? Merci, merci, merci... sanglota-t-il en me serrant fort contre lui.

— C'est grâce à mes amis, monsieur Hantz...

— Hantz ? Ce nom me dit quelque chose, s'interrogea Sirius en se grattant la tête. Mais oui, c'est le nom que je cherchais à chaque fois. Hantz ? C'est bien toi, Hantz ?

Monsieur Hantz sursauta puis se retourna. Un sourire baigné d'émotion inondait son visage.

— Sirius ! Cassiopée ! Mes amis ! s'écria-t-il.

— C'est bien vous Hantz ? demanda Cassiopée. Vous avez pris un sacré coup de vieux !

Sirius balança un grand shoot dans les chevilles de la pestouille.

— AÏE, OUILLE, chouina-t-elle.

— Heuuu, Cassiopée voulait dire que vous n'avez pas pris une ride !

— Je ne pensais jamais vous revoir ! Je suis tellement heureux, pleura de joie monsieur Hantz.

Alors là, les amis, je ne pigeais pas grand-chose ! Comment pouvaient-ils se connaître ?

— C'est Hantz ! Le voyageur qui nous a aidés à fabriquer des rêves il y a quelque temps, m'expliqua Sirius. Il a juste un peu vieilli depuis sa dernière visite !

— Impossible ! j'affirmai. Monsieur Hantz n'est plus un petit garçon depuis très longtemps. Vous devez confondre avec un autre Hantz.

— Ah oui, j'oublie à chaque fois, s'amusa Sirius. Chez nous, le temps s'écoule lentement, très lentement. Et nous ne vieillissons plus ! Chez vous le temps fonce à toute allure et les années passent très vite, beaucoup trop vite. Pour vous, la venue de Hantz remonte à de nombreuses années, presque une éternité. Pour nous, elle remonte à quelques semaines seulement.

Je n'en croyais pas mes oreilles. Monsieur Hantz avait été un voyageur lui aussi pendant son enfance ! Quelle surprise. Tout s'expliquait maintenant. Les livres empruntés à la bibliothèque, le livre de recettes magiques et le cocktail des rêves, son étrange attitude lorsque je lui parlais de l'usine à rêves...

Monsieur Hantz bâillait à s'en décrocher la mâchoire et une fumée rose s'échappait de ses narines. Ses yeux se refermaient, tout doucement.

— L'effet du jus de bonbon se dissipe, constata Cassiopée.

Je le secouai comme un prunier. Rien à faire. Il ne bougeait plus, ne respirait plus...

— Ne t'inquiète pas, me rassura Sirius, l'œil malicieux. Il va très bien !

Un miracle ! Son visage rajeunissait, ses rides s'estompaient, ses cheveux repoussaient ! Je me frottai les billes. Son corps rapetissait ! Monsieur Hantz redevenait un petit garçon ! Il ouvrit les yeux.

Il se dressa comme un ressort. Le garçon fluet et blondinet bondit du lit et dansa jusqu'à l'essoufflement. Ben ça alors ! C'était bien mon vieil ami, je ne rêvais pas. Monsieur Hantz mais en version chenapan riquiqui.

— Nous sommes bien contents de vous revoir, rigola Sirius.

— Et puis, nous ne serons pas trop de quatre maintenant pour fabriquer des rêves, lança Cassiopée avec un clin d'œil.

Le temps passé sur Terre de monsieur Hantz venait de toucher à sa fin.

Il rejoignait maintenant le royaume des rêves. Pour toujours.

Le temps des adieux approchait. Je déteste les adieux...

— Je n'oublierai jamais tout ce que tu as fait pour moi, me remercia le jeune Hantz. Puis il colla ses mains contre mon oreille et me chuchota quelques mots. Comme un dernier secret.

Des larmes de joie et de tristesse se mélangeaient et s'écoulaient le long de mon visage en un flot scintillant.

— Voilà comment guérir ton papa. Il retrouvera son pouvoir et sa joie de vivre, conclut-il à voix haute.

Sirius me balança le cartable. À l'intérieur : l'entonnoir, une paire de lunettes de soleil, un sachet de poudre de perlimpinpin et une bouteille de jus de bonbon remplie à ras-bord.

— Tu n'as plus besoin de nous maintenant. Tu es un garçon formidable et très courageux. Ne l'oublie jamais. Tu es un voyageur ! me félicita Sirius en me serrant

la pogne. Même si tu nous oublies un jour, le pouvoir des rêves sera toujours présent en toi. Et qui sait ce que nous réserve l'avenir...

La pestouille déposa un timide bisou sur ma joue ! Toute rouge, elle rigolait comme une nunuche.

Dehors, mes amis s'éloignaient pour de nouvelles aventures. Les reverrai-je un jour ? Je n'en n'avais aucune idée. Mais je n'étais pas triste. Simplement heureux. D'une façon ou d'une autre, je savais qu'ils resteraient à jamais dans mon cœur.

La nuit touchait à sa fin. Vite, plus une seule seconde à perdre. Direction la maison pour guérir et retrouver mon vrai papa.

CHAPITRE 15

L'album photos

Je déposai le carton poussiéreux au pied du lit. Je l'avais trouvé au fond du garage, bien caché entre deux aspirateurs « Super Fougasse ». Papa et maman roupillaient profondément. Ils avaient l'air si tristes. Assis en tailleur, je soufflai sur les couvertures des albums pour chasser la poussière. Sourire aux lèvres, je regardais chaque photo.

Voilà la géniale idée de monsieur Hantz, ou du jeune Hantz, enfin bref vous comprenez. Mon papa ne rêvait plus car il avait perdu son âme d'enfant. Il lui fallait donc rêver de ses jeunes années pour retrouver cette fameuse âme d'enfant. Et quoi de mieux que de vieilles photos ? Et ça, c'était mon idée !

Je chaussai mes lunettes de soleil et saupoudrai une bonne dizaine de photos avant de les jeter contre le mur. Les tapisseries ondulaient, le sol tremblait, la lumière blanche inondait toute la chambre... Vite, je me précipitai vers le lit et déversai une bonne rasade de jus de bonbon dans le gosier de papa. Après le glouglou bruyant, la fumée rose s'échappait de ses oreilles. Tout fonctionnait comme sur des roulettes pour l'instant.

Un tourbillon d'images virevoltait dans la pièce. Les souvenirs d'enfance et le parfum du bonheur. Mamie en train de bercer papa, tout bébé. Papi et papa en train de faire la sieste, blottis l'un contre l'autre. Papa en train de jouer au foot avec les copains. Papa en train de construire des châteaux de sable pendant les vacances. Papi et papa à la pêche.

Un léger sourire se dessinait sur le visage de papa. Les images des souvenirs heureux continuaient de tourbillonner dans la chambre. Les paupières de papa bougeaient. Il allait rêver !

Tout d'un coup, la crise de hoquet et la fumée bleue puante pointèrent le bout de leurs petits nez. Oh non, la fin de la nuit ! Les effets du cocktail des rêves se dissipaient. Les paupières de papa bougeaient de plus en plus vite. Vite, vite, il fallait qu'il rêve maintenant. Trop tard, mes yeux se fermèrent tout seuls et je m'endormis comme une marmotte.

Le lendemain matin, je me réveillai en sursaut. Papa avait-il eu le temps de rêver ? Je bondis hors de mon lit. Aucun bruit dans la maison. Le salon était désert. Pas de danse du bonheur. Rien n'avait changé. Quelle déception !

« Bon anniversaire, Zéphyr ! » Cachés derrière le canapé, papa et maman me sautèrent dessus. Quelle surprise ! Avec toutes ces péripéties, j'en avais même oublié mon anniversaire ! Je fonçai dans leurs bras.

— Tu es guéri, papa, tu n'es plus malade ! Tout a fonctionné, je criai en les serrant fort contre moi.

— Mais qu'est-ce que tu baragouines, Zéphyr, papa n'était pas malade, s'étonna maman.

Je racontai alors toute mon histoire. La maladie de papa, mademoiselle Chantal, monsieur Hantz, le cocktail des rêves, Cassiopée et Sirius, l'usine à rêves, madame Biquette...

Papa explosa de rire, son rire bruyant et plein de dents.

— Quelle formidable histoire, mon fils ! Quelle formidable imagination ! Je suis très fier de toi, mais ce n'était qu'un rêve. Je n'ai jamais été malade. Ton père ne peut pas perdre sa bonne humeur !

— J'ai bien peur que tu deviennes un grand rêveur comme ton vieux fou de père, s'énerma pour de faux maman en m'ébouriffant les cheveux.

Je filai à toute allure dans ma chambre pour leur montrer la recette du cocktail des rêves et leur prouver que je n'avais pas inventé cette histoire. Je farfouillais partout dans la pièce : sur le meuble de chevet, sous le lit, dans les cartons d'aspirateurs... Le livre de recettes magiques était introuvable ! Disparu ! Envolé !

— Allons, allons, calme-toi mon amour, ce n'était qu'un rêve, me consola maman.

De très bonne humeur, maman me conduisait à l'école dans son camion brinquebalant. Je n'avais pas ouvert mon clapet depuis notre départ de la maison. Un rêve ? Impossible ! Je refusais d'y croire. L'usine à rêves, Cassiopée et Sirius existaient réellement. J'en étais sûr ! Et puis monsieur Hantz... Monsieur Hantz, eurêka !

— Nous allons bientôt passer devant chez monsieur Hantz, maman. C'est lui qui m'a donné le livre de recettes magiques, je trépignai.

Enfin une preuve. Maman allait voir ce qu'elle allait voir. Malheureusement, à remplacement habituel de sa vieille baraque de traviole : rien ! Un terrain vague, la maison avait disparu...

— Monsieur Hantz n'a jamais existé, Zéphyr. C'est une histoire inventée par les adultes pour faire peur aux enfants, m'expliqua-t-elle en garant son antiquité roulante devant l'école.

Je marchais dans la cour, tête basse. Tellement déçu et contrarié. Si tout cela n'était qu'un rêve, alors pourquoi monsieur Hantz, Cassiopée et Sirius me manquaient-ils autant ? Pourquoi cette grosse boule dans l'estomac si tout cela n'était pas vrai ?

Alors que je me dirigeais le cœur lourd vers ma classe, ce gros mammoth d'Albert me bouscula. Mon cartable tomba par terre. SCROGNEUGNEU, toutes mes affaires et mon casse-croûte renversés sur le sol. Je m'accroupissais pour ramasser. Mais quelle tronche de cake, cet Albert ! En me relevant, je jetai un coup

d'œil vers le portail. À l'extérieur de l'école, sur le trottoir d'en face, madame Biquette effectuait sa balade matinale.

J'apercevais ses lèvres remuer, pourtant elle était toute seule !

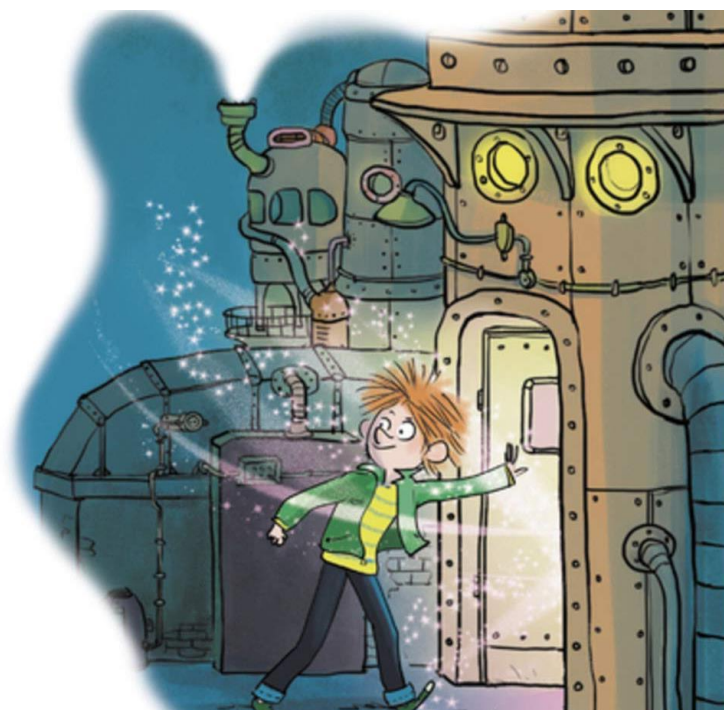
Je galopais droit vers l'entrée.

La tête coincée entre les barreaux du portail, je l'observais de plus près.

Et vous ne devinerez jamais ce qu'elle tenait dans ses mains !

Une poche en plastique remplie d'eau avec un poisson rouge à l'intérieur...

Et si je n'avais pas rêvé ?



Sylvain Tristan ; Zelda Zonk (ill.)
Zéphyr et l'usine à rêves
Nantes, Gulf stream éditeur, 2019
(Adaptation)